

LITTERATURE: DES OPINIONS ET des Écrits de:

Le "nouveau" code du travail

Si l'on ignorait l'objet ultime de ses préoccupations et la constance de sa tactique, on pourrait presque croire que M. Duplessis n'a pas de suite dans les idées. On s'en souvient, la première séance de la session en cours n'était pas officiellement ouverte qu'il déposait déjà devant la Chambre deux projets de loi de nature syndicale. Or, aujourd'hui, plus de deux semaines après avoir pris connaissance du projet de code du travail mis au point par le Conseil Supérieur du Travail, M. Duplessis n'en a pas soufflé mot.

M. Barrette non plus, d'ailleurs, qui, justement, annonçait à l'ouverture des débats parlementaires que son gouvernement "envisageait sérieusement la mise en vigueur d'une surveillance policière des scrutins de grèves". A quoi attribuer le stupéfiant mutisme d'un gouvernement si soucieux d'ordinaire des choses de la classe ouvrière?

Si l'on en croit les "informateurs compétents" de la vieille capitale, la raison la plus plausible est la suivante: M. Duplessis n'est pas content. Les patrons, aurait-il confié à l'un de ses proches, non seulement ont trahi l'Union Nationale mais encore ont fait fi de leurs propres intérêts.

Le projet de code du travail a été préparé par des représentants des trois grandes confédérations syndicales du pays et, par des délégués patronaux. Quelle que soit la teneur du projet, c'est donc dire que l'unité patronale-syndicale a été réalisée du sein du Conseil.

C'est dire également que, pour satisfaire leur intérêt respectif, les syndicats et les chefs d'entreprises ou, du moins certains d'entre eux, ont choisi une méthode susceptible d'éviter les conflits.

Cette méthode, affirme-t-on de source ultra-qualifiée, prévoit, tout d'abord, l'abolition de la commission des relations ouvrières dans sa forme actuelle.

La commission, plutôt que de constituer une officine gouvernementale au service d'un parti ou d'une caisse électorale, serait remplacée par un organisme mixte et permanent, composé de délégués ouvriers et patronaux.

Outre cet important changement de structure de la commission proprement dite, le nouveau code du travail prévoit des transformations dans les prérogatives de ladite institution. Celle-ci, notamment, se trouverait dans l'impossibilité de supprimer un "certificat" de reconnaissance syndicale sous le seul prétexte de grève illégale.

Enfin, le projet du Conseil Supérieur du Travail rejette catégoriquement les fameux Bills 19 et 20 élimination des syndicats dont un membre serait pro-communiste et interdiction des grèves dans les services publics.

Evidemment, c'est là un coup dur pour le premier ministre. D'autant plus dur que les mêmes hommes d'affaires qui autochtisent dans une certaine mesure le maintien au pouvoir du gouvernement actuel se refusent, maintenant, à endosser son dirigisme.

L'Autorité

39e ANNÉE No. 22 19 DÉCEMBRE 1953
Rédaction: 2003, St-Hubert MONTRÉAL P.Q.
Imprimé à St-Hyacinthe 10 cents
Directeur: GÉRARD GINGRAS Rédacteur en chef: JEAN VINCENT

"Il est très agréable à l'Académie française d'exprimer sa reconnaissance, par sa médaille, au poste canadien CKAC, créé en 1922 par le propriétaire du journal LA PRESSE... Le rôle de cette radio est exceptionnel car ses ondes atteignent une population... en partie éloignée des centres intellectuels..."
L'Académie Française, le 11-12-53



CKAC - LA PRESSE: Sous le signe de la Culture immortelle

La logique duplessiste et les Universités Québec diminue ses subventions mais refuse les dollars d'Ottawa

Les autorités universitaires de la province de Québec — françaises comme anglaises, catholiques comme protestantes — ont éprouvé le plus profond désappointement au début de l'année quand elles ont vu s'envoler, apparemment pour toujours, les octrois fédéraux aux institutions d'enseignement supérieur. L'année précédente, lors de l'acceptation de ces subsides par la province sur une base temporaire, elles n'avaient pas cru que Maurice Duplessis mettrait à exécution sa promesse de refus.

Au pire, se disaient-elles, le premier ministre compensera par des subventions équivalentes, cet énorme trou créé dans leurs budgets. Elles ont dû déchanter depuis.

Pour l'Université Laval, la situation est tragique, car l'exercice financier 1952-1953 se solde par un déficit net de quelque \$541,000. L'an prochain, malgré des économies radicales, il dépassera les \$400,000. De plus en plus,

le Séminaire de Québec ploie sous le fardeau de ces déficits accumulés. Depuis 1910, cette institution a fourni plus de \$6 millions à "fonds perdus" à l'Université. Une telle impasse financière ne peut se prolonger bien longtemps.

Mais comment se règlera-t-elle? Sur le front universitaire québécois, l'avenir est au plus sombre. Depuis son entrée au pouvoir en 1944, le gouvernement de l'Union nationale n'a pas augmenté d'un cent sa contribution financière à l'Université Laval.

Il l'a même diminuée de \$50,000 puisque, au lendemain de la fameuse grève d'Asbestos, il a même retiré l'octroi annuel que le gouvernement Godbout avait consenti à la Faculté des Sciences sociales en 1944...

Il n'est pas douteux que l'Université Laval aurait bénéficié beaucoup plus des largesses de M. Duplessis si le conseil universitaire avait fidèlement suivi ses conseils,

notamment en ce qui a trait à l'élimination d'un doyen pour le moins "encombrant", de l'avis du gouvernement.

Voilà où la liberté académique en est rendue dans la province de Québec. N'est-ce pas scandaleux?

Pourquoi Maurice Duplessis a-t-il accepté les subventions fédérales une première fois et les a-t-il refusées une deuxième? Apparemment insoluble au premier abord, cette énigme s'explique à peu près quand on scrute la psychologie particulière du chef de l'Union nationale et quand on connaît quelques-uns des principaux dessous de l'"affaire".

Il apparaît qu'en 1952 le premier ministre fut pris au dépourvu par la soudaineté de l'offre fédérale et qu'il ne sut pas ménager un retrait stratégique efficace devant les pressions des plus hautes autorités ecclésiastiques.

Avec une répugnance visible, il se prêta à l'arrangement du fédéral prévoyant une commission fédérale-provinciale chargée de désigner les institutions univ ersitaires ayant droit à l'octroi. Mais cette année, la loi fédérale promulguée en vue de la distribution des octrois aux universités désigne nommément les gouvernements provinciaux comme seuls agents légalement autorisés à indiquer les institutions bénéficiaires. On comprend alors pourquoi Duplessis n'a pas bougé et pourquoi il ne bougera pas.

Il ne bougera pas, au nom de l'"autonomie provinciale" en matière d'éducation. Dans l'intimité, les autorités universitaires se contentent de sourire (de façon un peu triste) quand on leur parle de la "menace à l'autonomie" contenue dans les octrois fédéraux. A leurs yeux, évidemment, la menace ne paraît pas très dangereuse.

Une question, pour finir: pourquoi Duplessis accepte-t-il d'une main les subventions fédérales à l'enseignement technique et spécialisé et refuse-t-il de l'autre les octrois d'Ottawa aux universités? A mon avis, tout simplement parce que dans le premier cas, il peut les transformer en pierres et en briques, c'est-à-dire en petits contrats de construction pour les amis, alors que dans l'autre il faut les remettre tels quels aux bénéficiaires. Ce n'est pas pratique, ça ne crée pas de liens tangibles, ça n'engraisse pas la caisse électorale! Si M. Duplessis pouvait convertir les octrois fédéraux aux universités en commandes pour les entrepreneurs en construction, il se ferait beaucoup plus conciliant en ce qui concerne l'autonomie.

MAIS NE LE REPETEZ PAS

Et nunc Exultimini...
Donc, il s'agit cette semaine d'être littéraire. Et, va sans dire, culturel.
Où mais, papa, à quoi ça sert de lire?
Ecoute bien, mon p'tit gars. Si tu veux réussir dans la vie, tu peux faire comme:
Eisenhower — "... quand il part en vacances, son secrétaire emporte solennellement une mallette rebondie. Papiers d'Etat? Non, un stock de westerns. Son héros favori: Wild Bill Hickok..."
Ou encore:
Camilien — "... moi, quand je veux être drôle et fin, je relis Zamacois; et s'il s'agit d'être fort et dur, je me bourre de Victor Hugo!" (Et pour revoir les vieux amis de... villégiature, on réitère les discours de Benito...) Ou enfin:
Duplessis — "... Il y a 30 ans que j'ai pas ouvert un livre! Et pis vous autres les Français, là, vous avez plus rien à nous montrer!..."
Et c'est ainsi que tu seras un grand homme, mon fils...

La Case de l'Oncle Momo
N'en déplaise au premier ministre, il n'est rien de plus instructif qu'un petit tour hors des murs par ci par là.
Tenez, en Alabama par exemple. Avec la Géorgie, cet état américain est à tous points de vue, scolaire, social, économique, le plus arriéré des 48. Comme chez nous, on y jouit d'une solide législation anti-syndicale, le mille chinoïseries électorales et de plus, autour des villes, d'une épaisse ceinture de misère "noire".
Comment se fait-il? "C'est entre autres raisons, écrit avec indignation un Alabamain éclairé,

parce que notre législature est entre les griffes de l'élément conservateur. Près de la moitié de la population (urbaine) y est représentée par moins du tiers des députés..."
Chez nous, on ne ferait pas des choses pareilles: c'est plus du tiers de la population qui est représenté par un beau petit quart des députés...
Et Montréal demeure le "nègre" de la province!
Tit-Toine sous la coupole
Pas celle de l'Académie, mais la Sorbonne c'est mieux que rien. Tandis que Duplessis reste cheunous, Tit-Toine en effet voyage. L'honorable solliciteur-général a même manqué un petit bout de session pour aller à Paris recevoir un doctorat.
Et en faisant son éloge, le doyen de la Faculté de Droit parisienne nous en a appris des choses...
—M. Rivard, clamait-il avec émotion, nous vous devons des ouvrages tels que **Il est né d'une race fière** (N.d.L.F.: Et c'était avant 1936!) et **Nous maintenons** (N.d.L.F.: Et par tous les moyens).
Un gars qui écrit! Pas des lettres, ni des petits papiers de rien. Des ouvrages! Ça veut dire des livres, ça...
Qu'attendez-vous à Québec! Lire des livres, c'est déjà inquiétant. Mais en écrire, c'est pas loin d'être communisme.

—Garde, maman, un mariage d'avions!
... et la "réaction"
Mais tous ces progrès de l'aéronautique, il y a des gens qui ça étourdissent. Au propre et au figuré...
Avec cette candeur cocasse et fofolle dont est souvent fait l'humour anglais, le **Punch** de Londres nous parle de l'invention mystérieuse à laquelle travaillent plusieurs savants britanniques. Il s'agirait d'un son: —Un son, dit-on solennellement, qui aurait deux fois le bruit de la vitesse!
Et que devra écouter cinquante fois chacun des jet-pilotes qui s'amuseront à faire trembler les carreaux métropolitains.
I'm dreaming of a white...
Du grand nouveau: ça va mal en Corée! Les pourparlers ont été re-rompus à Pan-Mun-Jom. Et Noël qui s'approche: paix aux hommes...
D'ailleurs, on était prévenu depuis quelques jours. Depuis cette dépêche qui commençait par dire:
—M. Arthur Dean, envoyé américain, menace de rompre les pourparlers...
... et qui, six lignes plus bas (quoique naturellement ça n'ait rien à voir), ajoutait:
—Pendant ce temps, les divers représentants de l'ONU en Corée s'apprêtent à rentrer chez eux pour Noël...
Voilà deux fois déjà que Noël est ainsi une menace à la paix. En 1950, c'était le "Home For Christmas" de MacArthur. Et c'est un peu beaucoup à cause de lui que les boys sont encore là.
Franchement, là, la paix ne

—Notre français sur le vif."
Sans mentir, si votre bas-de-page se rapporte à votre haut-de-page...
Cut!
Le dimanche après-midi, on entend de belles choses à Radio-Canada. Le sel de la terre: de grands textes pleins et exigeants, dits par une équipe d'excellents lecteurs. Ça fait presque oublier la défunte Heure Dominicale...
L'autre semaine, pourtant, un petit problème. Un des textes, choisis comme les autres par le R.P. Audet, O.P., était un claudel. Où il n'était question — et quand Claudel insiste, ôtez-vous de là! — que de vierges et de verges. Oui, vous avez bien lu...
Ça passera? passera pas? Le réalisateur Edmond Labelle hésitait, souffrait. En fin de compte la pudeur l'emporta et, repoussant la belle page avec un soupir:
—On la coupe! se résigna-t-il.
On l'a coupée, donc vous ne le saviez pas. Mais maintenant que vous le savez, ne dites plus jamais que notre clergé n'est pas à la fine... pointe du progrès!
Envol à la page
Il y a donc cinquante ans cette semaine que l'homme se prend pour un aigle. Et l'aviation a déjà ses grands poètes: Saint-Ex, Kessel ("via" Mermoz)...
Et ce petit Montréalais de trois ans, que les migrations d'oiseaux passionnaient au début de l'automne. Et qui, l'autre jour, voyant passer à tire-d'aile une escadrille de jets, criait:

—Tes désirs seront des catacombes de fraîcheur."
Anatomique: "Il n'est plus de fontaine où boire au creux de l'aine."
Anamorphique: "De vos bras chauds autour de mes paupières..."
Ces bras encerclant des paupières m'ont, comme on dit, achevé. De peur que ce ne soit contagieux, je suis parti. Emportant aussi la voix angoissée de cet interprète, dans un coin, qui disait en feuilletant le poème qu'on lui avait remis:
— Le problème, en lisant ça, c'est d'avoir l'air intelligent...
Economie de bouts de papier
De cet esprit d'économie, d'ailleurs, le régime lui-même donne noblement l'exemple. Ainsi, l'une de ses plus nouvelles créations, la Commission Tremblay, a siégé l'autre semaine à Montréal. Chambre 24 du vieux Palais de Justice. Sur le banc, perdus dans leurs fauteuils, faisant d'héroïques efforts pour avoir l'air éveillés, les six commissaires ont absorbé un flot de mémoires et de communications. Pour résister au sommeil, ils prenaient des notes, une foule de notes, d'innombrables notes. Tant de notes, au fait, qu'une fois la séance levée un reporter curieux est allé jeter un coup d'oeil sur le banc. Sait-on jamais? Quelques mots oubliés sur un carnet: "autonomie... autonomie..."
LUCIE FERÉ.

Quand les ventres parlent:

—par Bernard Coutaz, 268 pages. Editions T.C. Paris.

Il est regrettable que l'auteur ait voulu écrire un roman sur un problème politique et racial. En effet, le livre de monsieur Coutaz laisse après la lecture un point d'interrogation, et le lecteur non averti croit difficilement aux affirmations exposées dans ce roman. Il est question de la vie des Nords Africains en France et on se rend immédiatement compte dès les premières pages que monsieur Coutaz n'a jamais vécu en Afrique du Nord, ce qui aurait été essentiel pour aborder un tel sujet. Ce livre n'apporte rien aux questions qui sont l'objet d'un litige constant entre la France et l'Afrique du Nord. Il y a dans cet ouvrage un partisanisme politique que l'on ne peut que regretter dans un roman pur et simple, et la couverture du livre porte cette appellation en premier plan, partant d'une telle erreur, nous ne pouvons que croire à une oeuvre d'imagination.

Recherche des premiers hommes:

—par Pierre Fromentin, 176 pages illustrées. Mame.

Dans la même collection, Pierre Fromentin reporter chevronné qui a fait plusieurs fois le tour du monde, apporte dans cet ouvrage un essai de vulgarisation des récentes découvertes concernant la préhistoire. C'est encore le résultat de constatations et d'observations sur le vif qui nous est offert. On lira avec un intérêt captivant les moeurs et les coutumes des tribus primitives actuelles qui vivent sur notre planète et Fromentin tire de ses découvertes un rapprochement constant entre les types d'hommes préhistoriques et ceux des races vivantes encore comme au jour de la création.

L'épopée du Pacifique:

—par Bernard Frank, 236 pages. Flammarion éditeur.

C'est un condensé de ce que nous savons déjà sur la guerre sous-marine menée dans le Pacifique contre les Américains et quelques-uns de leurs alliés. Daté du quatrième trimestre 1953, ce reportage rapide de combats gigantesques arrive un peu tardivement. Qu'il nous apporte un point de vue très personnel, soit, mais nous sommes lassés d'entendre parler de tueries, d'éclats de trompette et de cris de victoire! Les historiens y trouveront sans doute quelques satisfactions, quoique le déroulement des événements qui y sont relatés reste parfois obscur.

Tout le reste est folie:

—par Catherine Gaskin, 320 pages. Mame éditeur.

Il nous est rarement donné occasion de lire un ouvrage traduit de l'anglais en provenance d'Australie. Tel est le cas de ce roman dans une excellente version française d'Anne du Tillet. L'auteur est une jeune australienne dont le talent est indiscutable et dont le nom s'inscrit immédiatement dans la lignée d'une Elisabeth Goudge ou d'une Rosamond Lehmann. Catherine Gaskin comme l'annonçait le "Sunday Times" quand parut la version originale sous le titre "All else is folly", a le sens inné du drame. L'auteur déploie dans les lignes souples et directes une intelligence des plus remarquables envers tout ce qui touche à la profondeur de la vie. Le conflit que livre Suzanne, l'héroïne, entre son désir physique et son humiliante erreur, est une poignante peinture humaine.

les plus hauts sommets du globe.

que à travers St-Jerome, St-Augustin et tous les pères latins et grecs. Aussi est-ce parmi ces apologistes que Savonarole a rencontré le plus de critiques. L'esprit de son apostolat a continué d'être voué aux flammes: on a fait grâce, en revanche, au sentiment de ferveur qui l'animait. Seul, un poète comme Lenau, a pu s'emparer de cette figure avec toutes ses contradictions, voir en Savonarole un révolutionnaire. En réalité, ce fut un "prophète du passé" dont la voix n'avait brisé la société chrétienne du Moyen-Age. Un hérétique, par conséquent, si l'hérésie est surtout en politique, une question d'avance ou de retard. L'épithète de "Plaignon" (les pleurards) appliquée à ceux qui le suivaient dans ses attaques, à la culture du temps, fut peut-être en effet pour lui, comme l'a vu F. de Sanctis, "plus mortelle que l'excommunication papale".

Le bel été de Stéphane Jorris:

—par Daniel Gray, 222 pages. Flammarion éditeur.

Un roman d'amour et d'aventures dans la plus aimable tradition. Un roman pour jeunes filles agrémenté d'un long voyage en automobile de New York au Mexique. D'excellentes descriptions des lieux visités, une intrigue sentimentale, une petite affaire d'espionnage et une fin heureuse font passer quelques heures agréablement.

Montagnes héroïques:

—par Aimé Michel, 224 pages illustrées. Mame, éditeur.

Aimé Michel qui est savoyard, l'auteur de cette étude méthodiquement conçue et riche de documents photographiques, nous offre un panorama de la conquête humaine sur

L'année dernière a été célébré le sixième centenaire de la naissance de Jérôme Savonarole, mais les occasions ne manquent pas dans la presse et les lettres, de revenir sur ce personnage qui, du réformateur n'est que la vocation et du prophète la hardiesse expressive par où se révèle, sous l'habit du prédicateur, le poète et le mystique. Plus qu'il n'en faut, en somme, pour devenir un saint, et déjà trop pour ne pas susciter chez les autres une certaine inquiétude. Une aptitude presque humaine se retrouve dans toutes les manifestations de Savonarole et dans son attitude même à l'égard de l'humanisme, doctrine qui pouvait bien apparemment dévier vers ce qu'il est convenu d'appeler le paganisme de la renaissance, mais qui n'en était pas moins le vieil humanisme chrétien, héritier de la sagesse anti-

les autorités civiles ou religieuses, prit leur place et subit le même genre d'expiation.

Quelque chose de l'héritage de Savonarole survécit cependant: grâce à Machiavel, son ancien auditeur. La corruption morale dénoncée par Savonarole devait cette "corruetella" dont le grand historien de Florence a fait, par simple passage de l'absolu au relatif, un instrument de puissance politique, rendant à l'état le temporel et réduisant l'église au spirituel. Le tout condensé dans cette formule destinée à faire fortune: "La responsabilité morale est dans le but, elle n'est pas dans les moyens".

CLAUDE DES FERRIERS

Poésie française

Il n'y a pas eu en France, de grands mouvements poétiques depuis le surréalisme; aucune école, n'a enfermé dans une discipline et des règles précises le style et l'inspiration des poètes, il a donc été particulièrement difficile de les grouper pour les présenter au public. C'est Jean Rousset, lui-même poète, essayiste et journaliste, qui a entrepris la tâche ardue de réunir pour la première fois, les oeuvres poétiques de ces dernières années en un volume: "Panorama critique des nouveaux poètes français". (1)

Justifiant le titre de son livre, Jean Rousset précise dans son introduction qu'il entend par "nouveaux poètes" ceux qui n'ont pas encore été situés dans la géographie poétique de ce siècle par le grand public et qui apportent réellement "un grain nouveau au moulin de la poésie éternelle".

Certains ne sont connus que des amateurs ou d'un cercle d'amis, d'autres ont déjà une audience qui n'atteint pas cependant celle des poètes français universellement connus Paul Claudel, Paul Eluard, André Breton, Max Jacob, Jules Supervielle, Jean Cocteau, Pierre Verdy, Louis Aragon, Pierre-Jean Jouve, Tristan Tzara, St-John Perse.

Les nouveaux poètes ne sont pas moins de soixante-dix parmi lesquels quarante au moins sont également romanciers, essayistes, journalistes ou auteurs de théâtre.

S'il ne faut pas chercher de tendances générales, il est net cependant que la plupart ont repris l'héritage du surréalisme et que les très jeunes poètes ont été particulièrement influencés par l'impérialisme de Paul Eluard et le charme facile d'Aragon.

Hélène VILLIERS

Théâtre et civilisation

par Louis-Marcel RAYMOND

Une fois les feux d'artifice du théâtre d'été bel et bien éteints, Molière et Shakespeare dans leurs plus beaux atours, les amateurs de théâtre se retrouvent devant une saison qui s'annonce maigre. Les Compagnons de Saint-Laurent sont bel et bien entrés dans l'histoire après une activité de quinze ans. L'église protestante dans laquelle ils jouaient ces dernières années, maintenant expropriée par le théâtre, retourne au culte catholique. Sans doute, il faut beaucoup d'églises avec les populations croissantes, mais nous avions si peu de salles de spectacles... Il reste que les Compagnons ont contribué à répandre le goût du théâtre et que le père Legault a formé un grand nombre de comédiens qui maintenant exercent leurs talents à la radio et à la télévision; il n'en demeure pas moins vrai que la perte de cette troupe et de cette salle est un recul.

deuxième spectacle sera Dom Juan. Le M.R.T. a inauguré brillamment sa saison avec un spectacle d'une rare qualité: la Sainte Jeanne de Bernard Shaw. Il est seulement à regretter que cela ne donne au diable vautrer, ce qui fait que le rayonnement de cette troupe est fort limité, se bornant à un cercle restreint, aux abonnés réguliers et aux parents et amis des acteurs. Leur second spectacle représentait également une erreur dans le choix: Life with mother, pénible survie d'un Life with father déjà passablement surfait.

L'Europe, le manuscrit d'une pièce dans ses malles, qu'il se propose de créer à Montréal à son retour. Mais ce n'est pas encore un climat.

Nous nous retrouvons donc sans salles de spectacles, sans tournées en perspective, et deux troupes régulières mais intermittentes. Le public patiemment conquis retourne au cinéma ou préfère demeurer à la maison avec un livre ou devant l'appareil de télévision. Faut-il l'en blâmer? Radio-Collège fait sa part en présentant un échantillon de théâtre universel, mais cela ne remplacera jamais un théâtre répertoire. Ce n'est pas à des jeunes gens à mettre de l'argent au jeu dans une initiative qui regardait l'état. Et n'allons pas jouer les civilisés! Les grandes époques sont celles où le théâtre a fait partie de la vie de tous les jours. Je m'excuse de traiter à la légère, et pour ainsi dire au fil de la plume, un problème de la plus grande gravité, mais je crains que les historiens futurs ne trouvent, lorsqu'ils feront le tableau de notre époque, que bien peu de choses à dire. Ne trouvant aucune ruine de théâtre, ils nous classeront peut-être fabricants de saucisses, marchands de canons. Que sais-je?

Louis-Marcel Raymond

TOUJOURS LA MEILLEURE!

Advertisement for Robin Hood flour featuring a logo of a man with a bow and arrow, and text: 'LA FARINE ENRIICHIE DE VITAMINES Robin Hood', 'CETTE GARANTIE AVEC CHAQUE SAC', 'DE REMBOURSEMENT PLUS 10%'.

Advertisement for a move: 'CHANGEMENT D'ADRESSE', 'Nos bureaux sont déménagés au numéro 2003, rue St-Hubert, Téléphone Frontenac 1128'.

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que ROBERT JACKSON, gérant, de la cité de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, MARY BAKER JACKSON, de National Capital, Ontario, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, province de Québec, ce 25ème jour de novembre 1953. P.J. USHER, Procureur du requérant, 660 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q. 12-19-26d-2j

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que HELEN LOUISA REID GROOM-BRIDGE, ménagère, de la ville de Montréal, province de Québec, district de Montréal, comté d'Hochebourg, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, JOHN ALEXANDER GROOM-BRIDGE, mécanicien-plombier, de la cité et district de Montréal, province de Québec, comté d'Hochebourg, pour cause d'adultère et de désertion.

DATE à Montréal, province de Québec, ce 27ème jour de novembre 1953. GABRIEL FENSTER, Procureurs de la requérante, 10, St-Jacques Ouest, Suite 1002 Montréal, P.Q. 5-12-19-26d

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que PAULINE DESROCHES TARTARO, ménagère, des cité et district de Montréal, province de Québec, Canada, va faire appel au Parlement du Canada, à sa présente session ou à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, JOHN RAYMOND TARTARO, technicien, de la ville de Montréal, district de Montréal, province de Québec, Canada, pour cause d'adultère.

MONTREAL, 27 novembre, 1953. MARCEL GABOURY, e.r., Procureur de la requérante, Suite 276, Edifice Aldred, 507 Place d'Armes, Montréal, P.Q. 12-19-26d-2j

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que SYLVIA SCHWAB BAUER, ménagère et commis de bureau, épouse de HYMAN ISAAC LANN, des cité et district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session ou à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, HYMAN ISAAC LANN, professeur de danse, des cité et district de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, 27 novembre, 1953. COHEN & LEITMAN, Procureurs de la requérante, 1255, Carré Phillips, Montréal, P.Q. 12-19-26d-2j

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que HERBERT WILLIAM BATEMAN-COOKIE, dessinateur, de Montréal, Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, FRANK WOLCOWITZ, charretier, de Montréal, Québec, actuellement des lieux incensés, pour cause d'adultère.

MONTREAL, 19 novembre, 1953. MERGLER & MERGLER, Procureurs de la requérante, 637 rue Craig ouest, Montréal, Québec. 28n-5-12-19d

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que MADALEINE KIMBLE, de la cité de Montréal, district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, HERBERT BAUER, instructeur industriel, de la cité de Montréal, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, ce seizième jour de novembre 1953. GIBENSHAP & GOLDENSKY, Procureurs de la requérante, 660 ouest, rue Ste-Catherine, Suite 333 - Montréal, P.Q. 12-19-26d-2j

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que KENNETH CHARLES OVERBURY, technicien en métallurgie, de la cité de Montréal, district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session ou à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, FRANCES SUSANNE THERESE GAUTHIER, de la cité de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, province de Québec, ce 28ème jour d'octobre, 1953. COHEN & LEITMAN, Procureurs de la requérante, 1255, Carré Phillips, Montréal, P.Q. 12-19-26d-2j

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que NICHOLAS KAMONIK, technicien projeteur de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, MARIE YVONNE THERESE GELINAS KAMONIK, de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, ce 12 novembre 1953. EDWARD H. BERNFELD, Procureur du requérant, 1117 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, Québec. 28n-5-12-19d

DEMANDE DE DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que PEARL RAICEK RUTWIND, de Montréal, Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, SOLOMON RUTWIND, manufacturier de Montréal, Québec, pour cause d'adultère et abandon.

DATE à Montréal, ce 5 novembre, 1953. BERNFELD & BERNFELD, Procureurs de la requérante, 1117 rue Ste-Catherine ouest, Montréal, P.Q. 19-26d-2-9j

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que PLARENCE ELIZABETH THOMAS, de la cité de Montréal, district de Montréal, province de Québec, Canada, va faire appel au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, EMIL KENDLEIT, vendeur, de la ville d'Hamstead, district de Montréal, province de Québec, Canada, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 26 novembre 1953. JEAN-PAUL STE-MARIE, Procureur de la requérante, 507 Place d'Armes, Montréal, P.Q. 12-19-26d-2j

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que JESSIE SOPHY HILCOE DEVITO, de la cité de Lachine, district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session ou à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, JORRIS MILFORD DEVITO, ouvrier, de la cité de Lachine, district de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, province de Québec, ce dixième jour de juillet 1953. LOUIS GLAZER, e.r., Procureur du requérant, 355 ouest, rue St-Jacques, Montréal, Qué. 28n-5-12-19d

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que MARY KAZIMIERCZYK SIEZYX, de la cité de Verdun, district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, ELDON LENOX BROCKWILL GRIER, professeur d'art, de Montréal, Québec, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, province de Québec, ce 11ème jour de novembre 1953. MERGLER & MERGLER, Procureurs de la requérante, 637 rue Craig ouest, Montréal, P.Q. 12-19-26d-2j

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que MARY KAZIMIERCZYK SIEZYX, de la cité de Verdun, district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, ELDON LENOX BROCKWILL GRIER, professeur d'art, de Montréal, Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 16 novembre 1953. MERGLER & MERGLER, Procureurs de la requérante, 637 rue Craig ouest, Montréal, Qué. 28n-5-12-19d

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que MARY KAZIMIERCZYK SIEZYX, de la cité de Verdun, district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, ELDON LENOX BROCKWILL GRIER, professeur d'art, de Montréal, Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 16 novembre 1953. MERGLER & MERGLER, Procureurs de la requérante, 637 rue Craig ouest, Montréal, Qué. 28n-5-12-19d

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que JOSEPH KOVACS, concierge, de la ville de Lachine, district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, WINIFRED MAY MANTLE KOVACS (autresfois Evans) du même endroit, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 25 septembre 1953. H. SOLOMON, Procureur du requérant, 660 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q. 28n-5-12-19d

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que REBE CHARBONNEAU, vendeuse, domiciliée et résidant au No. 2528 de la rue Fabre, à Montréal, district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, CARMEN LACOMBE, domiciliée et résidant au No. 2288 de la rue Paré, à Montréal, district de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère.

DATE A MONTREAL, le 18ème jour de novembre 1953. LEVESQUE & DION, Avocats du requérant, 267 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, province de Québec. 28n-5-12-19d

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que PHYLLIS ADAIR BARKER SMITH, ménagère, de la cité de Westmount, district de Montréal, province de Québec, Canada, va faire appel au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, HUGH CAMPBELL HENDERSON, assesseur, de Montréal, Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le vingt-troisième jour d'octobre, 1953. MILTON L. KLEIN, Procureur du requérant, 1117 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q. 19-26d-2-9j

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que MARY KAZIMIERCZYK SIEZYX, de la cité de Verdun, district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, ELDON LENOX BROCKWILL GRIER, professeur d'art, de Montréal, Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 16 novembre 1953. MERGLER & MERGLER, Procureurs de la requérante, 637 rue Craig ouest, Montréal, Qué. 28n-5-12-19d

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que MARY KAZIMIERCZYK SIEZYX, de la cité de Verdun, district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, ELDON LENOX BROCKWILL GRIER, professeur d'art, de Montréal, Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 16 novembre 1953. MERGLER & MERGLER, Procureurs de la requérante, 637 rue Craig ouest, Montréal, Qué. 28n-5-12-19d

LITTÉRATURE

Éléments d'une conversation...

par Jean-Pierre HOULE

A tenir entre tous ceux qui s'occupent et se préoccupent de la chose littéraire.

Quels sont ceux-là?

Procédons par élimination. Écartons les critiques qui ne lisent pas, les écrivains qui n'écrivent pas, les membres des jurys littéraires qui brûlent à l'alcool les pensums qu'on leur soumet, les censeurs qui en sont encore à l'art primaire de l'épellation, les regrattiers du journalisme, les libraires-vendeurs de cartes-postales et objets-de-piété, les bibliothécaires asexués ou emmurés dans une enfance interminable, les petits "affranchis" crasseux et tordus des caves et, enfin, les prébendés de la saponification.

Et les éditeurs? Ils sont si peu nombreux que nous les garderons en ignorant toutefois ceux qui seraient plus à leur place dans l'industrie de la chandelle.

Ainsi nous aurons peut-être la chance de nous trouver entre adultes animés de l'esprit de conversation lequel, selon Montesquieu, "est un esprit particulier qui consiste dans des raisonnements et des raisonnements courts." Attention! Ne pas oublier cette règle d'or et si quelqu'un se sent incapable de s'y soumettre, nous le prions gentiment de ne pas se joindre à nous. Donc, pas d'écorchés, pas de petites-natures, pas d'enfants prodiges et pas de génies que leur génie étouffe jusqu'à la stérilité ou écartèle jusqu'à leur faire attraper une redoutable logorrhée. (Ce dernier mot est un excellent néologisme que nous devons à Charles Plisnier).

Et de quoi nous entretiendrons-nous? De quoi sera faite notre conversation? Je vous propose le thème suivant: des conditions générales d'une littérature et plus particulièrement d'une littérature canadienne de langue et d'expression française. Vieux sujet? Sujet rebattu? D'accord. Sempiternelle et entêtée question reprise chaque fois qu'un journal lance "un numéro littéraire spécial"? Sans doute. Mais êtes-vous bien sûrs que la question ait été bien posée, que le sujet ait été, comme l'on dit, accroché par le bon bout? Suffit-il, par exemple, que les auteurs traitent les critiques de folliculaires, d'imbéciles ou d'atrabilaires? Suffit-il que les critiques, pour justifier leur existence, se fassent laudateurs jusqu'à l'écoeurement ou entrepreneurs en démolition? Pensons-nous créer le climat indispensable à l'éclosion et à l'épanouissement d'une littérature en parlant, sur le ton d'un prophète en rut, de notre vocation française en Amérique? Vous vous souvenez, peut-être, du petit jeu de société auquel nous nous sommes livrés avec nos "cousins" de France, il y a de ça quelques années, et qui s'appelait le jeu de l'arbre et du tronc, de la branche et de la ramure? A quoi cela nous a-t-il conduits? Je vous le demande? A réfléchir un peu plus, à travailler davantage? A moins gueuler nos chefs-d'oeuvres dans les bars des rues Stanley et Drummond et à écrire quelques oeuvres propres? Ou tout simplement à apprendre à lire?

Je pourrais continuer ainsi pendant plusieurs lignes? A quoi bon? Sans compter que je risque d'oublier moi-même la règle d'or que j'ai posée au début. Alors je reviens

au terme de conversation que je proposais: des conditions d'une littérature et plus particulièrement des conditions d'une littérature canadienne de langue et d'expression française. Je ne me monte pas le cou et n'ai nullement l'impression d'inventer le problème. J'ai en mémoire certains textes de Roger Duhamel, de Robert Elie, de Robert Charbonneau, de Rex Desmarçais et tout le cahier que la revue *Esprit* a consacré au Canada français. Mais tous ces textes, excellents, n'ont jamais été autre chose que des monologues. Pas d'écho. Aujourd'hui, je demande à tous ceux qui s'occupent et se préoccupent de la chose littéraire de répercuter un écho.

Où ça? Mais ici même. Dans ce journal qui vous ouvre toutes larges ses colonnes. Nous ne vous demandons que de garder le ton de la conversation. Si dans quelques semaines vous opposez à ma demande, à notre demande, un silence dédaigneux et impeccable, je me reconnaitrai, notre journal qui tout de même est fait pour vous, se reconnaitra le droit de ne parler que des bons auteurs étrangers.

J'engage la conversation. Quelles pourraient être les conditions générales d'une littérature? Un climat, des auteurs, des oeuvres, une critique (cette magistrature de l'esprit), de vrais libraires et enfin et surtout un public. Il y a d'autres conditions? Probablement. J'attends, nous attendons que vous nous les indiquiez.

Pour ma part, j'avoue que présentement deux conditions ou l'absence de ces conditions me préoccupent d'une façon particulière: le climat et le public.

Le climat? Où le prendrions-nous? A Montréal, ville d'agités où l'on achète à coups de dollars le droit de ne pas mourir et quelques plaisirs sans joie? A Québec? Il faudrait raser quelques murs afin que la liberté puisse y pénétrer. A Ottawa? Les gens qui y habitent devront apprendre d'abord et dans les deux langues, la différence entre exister et vivre. Alors? Moi? Je ne sais pas. Vous avez la parole.

Le public? Je pense en ce moment à cette phrase d'Armand Salacrou: "Les grandes époques théâtrales sont les lieux de rencontre d'un grand poète avec un grand public". Il en est de même pour les grandes époques littéraires. De grands poètes, nous en avons. Le public ne les connaît pas. Les connaîtrait-il qu'il détournerait son regard. De grands romanciers, de grands essayistes? Quelques rhéteurs, quelques prédicateurs. Tout au plus. Encore une fois: le public? Je tiens qu'il n'existe pas pour deux bonnes raisons: parce que l'on ne s'est jamais préoccupé d'en former un et parce que les autorités dites compétentes ont toujours eu peur, ont encore peur, qu'il en existe un.

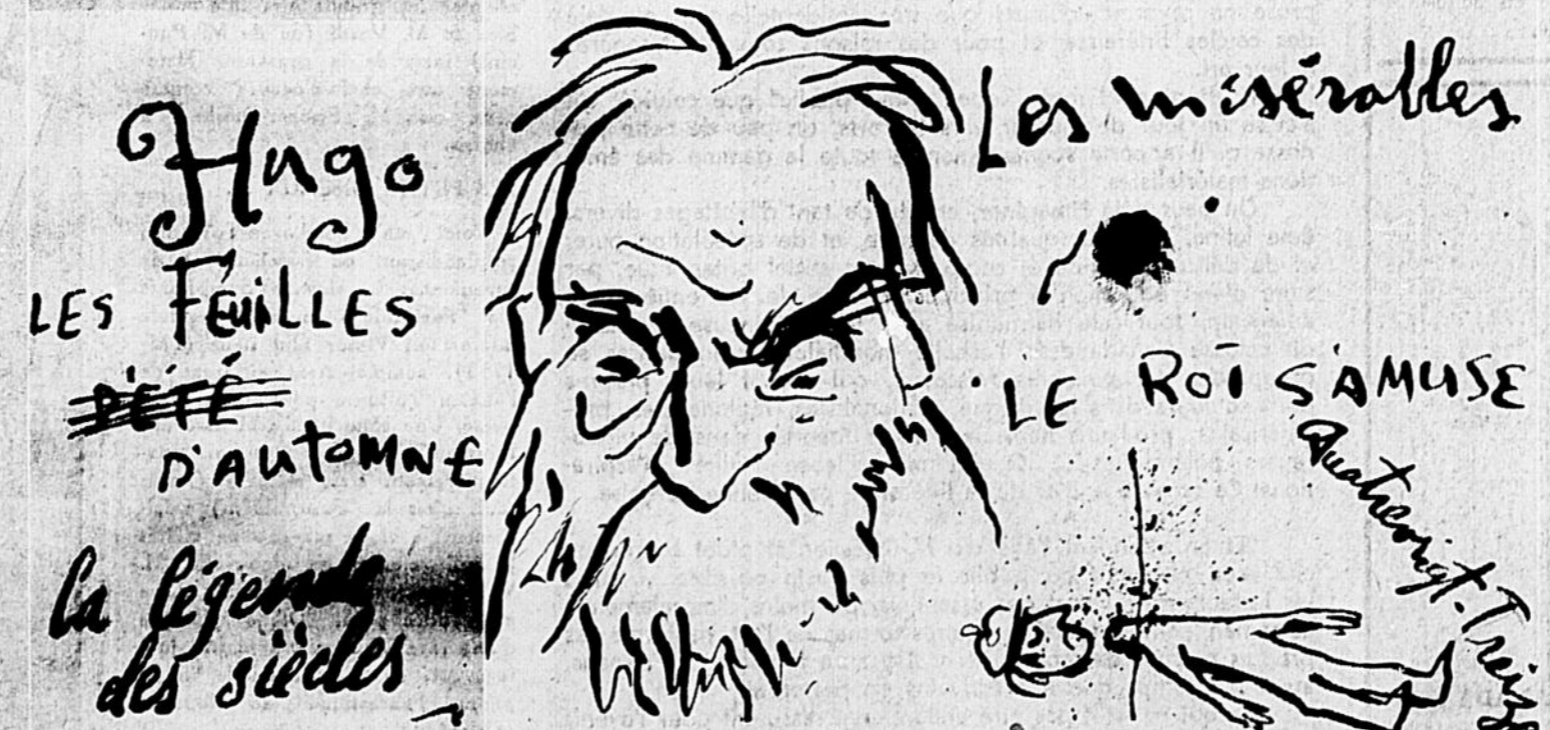
Remarquez que j'ai là-dessus mes idées. Elles sont bonnes ou mauvaises. Faites-moi connaître les vôtres. Je vous invite à la conversation. Et si vous ne me répondez pas, ça ne changera rien à mes idées et ça ne sera pas la première fois que je parle haut et seul.



les nuits Musset
Il ne faut jurer de rien
Gutenberg

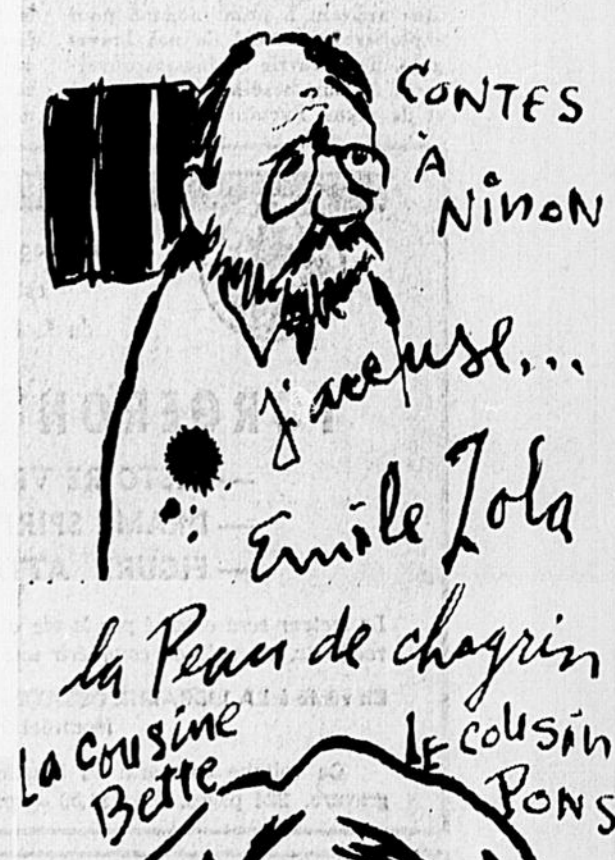


Ce dont j'ai peur
c'est qu'un jour vienne
Où le désir m'empoigne
au cœur
De laisser fuir jours et
semaines
En écoutant pousser
les fleurs
Sylvain Gagnon
OBJETS TROUVÉS



Hugo
LES FEUILLES
D'AUTOMNE
LES MISÉRABLES
LE ROI SAMUSE
la légende des siècles

* * *
Si près de l'émotion:
Le souffle est là,
la flûte l'épousé,
Tout près,
Tout contre le souffle.
Saint-Denis-Garnier



CONTES
À NINON
Emile Zola
la Peur de chagrin
La cousine Bette
LE COUSIN PONS
Balzac

Du roman-savon au roman policier

par Michel van Schendel

... Arlette meurt. Un homme étrange se rapproche d'elle, comme pour l'aider à s'envoler vers le grand volier blanc de l'éternité. Achetez chez votre épicière la délicieuse farine à gâteaux Machin-Chouette, la meilleure au Canada." (Musique sur la mort d'Arlette).

Excusez-moi: Arlette n'est peut-être pas morte dans ces termes. Quant à Machin, le meunier, je ne le connais pas: cela me permet de l'appeler Machin en dépit des trésors de farine et de mélo qu'il dépense — ou plutôt gagne — chaque jour sur les ondes de la radio. On pourrait intituler cet assommoir-savon: "Arlette ou le Meunier". Et vraiment ça ne jurerait pas. Votre Arlette et sa mort, Monsieur l'Auteur, ne sont pas moins indécentes que la publicité du Machin. Elle est même d'un ton adossé dans l'indécence: Machin n'est jamais qu'un machin, tandis que vous, vous prétendez à plus. Et puis votre histoire de volier... je comprends bien que ça fait plus noble qu'une burque. Mais si vous tenez tant à mettre la mort sur un bateau, dites-nous donc pourquoi ne pas la faire voyager sur un transatlantique-tout-confort?

Quant à vous, Mesdames, vous saurez demain si Arlette avait... etc.

Et voilà comment d'aujourd'hui à demain on étire la mélasse. Et demain, on reprendra l'histoire par un bout, avec les mêmes personnages qui se diront des phrases un peu différentes, avec toujours les mêmes longueurs, les mêmes complications, soi-disant une intrigue: il faut bien faire patienter la pauvre ménagère. Si besoin est, on corsera l'histoire, un peu, pour redonner courage. On donne au genre le nom de roman.

Roman ou non... peu importe. Pourvu que Machin fasse sa farine et Tartempion sa crème.

L'utilisation qui est faite du roman radiophonique n'est pas seule en cause. Il n'est guère besoin de rappeler le genre de titres que précèdent nos revues à grand tirage. Tout le monde les connaît. Beaucoup ne se contentent pas de voir le titre, ils lisent ce qu'il y a en-dessous. Mais va-t-on se moquer d'eux?

Va-t-on crier haro sur le baudet? Ils voient le titre, ils lisent ce qu'il y a en-dessous. Qu'ont-ils donc dans la tête, ces braves gens? Tout simplement l'envie de se distraire. L'envie? Ou le besoin? Et pensez-vous que cela soit méprisable? De grâce, ne confondons pas le besoin avec la pâture qui dans certaines circonstances le satisfait, le goût de se distraire avec les romans roses, mauves ou guimauves qui sont le piège. En quoi d'ailleurs ce goût par lui-même serait-il de nature différente selon qu'il est celui de l'homme cultivé — encore ne faut-il pas se faire d'illusions sur la bien-séance du mot cultivé — et selon qu'il est celui de la secrétaire de rédaction ou de la postière qui n'ont pas eu les moyens convenables de se cultiver? Est-ce sa faute, à la secrétaire, si les moyens lui ont fait défaut? Est-ce sa faute si son ignorance prête le flanc à la naïveté?

Les marchands d'histoires tendres arrivent à point nommé pour exploiter la naïveté de nos braves gens, pour ouvrir de fausses ouvertures à leur besoin de mieux-être et de repos. Partant d'une intrigue plus ou moins habile, on débouche sur la vision miraculeuse: l'Amour Pur — avec un rien de puritanisme comme des voiles transparentes pour "cacher" le corps nu; la maison idéale; de l'argent sans doute plein les poches puisqu'on n'en parle jamais; ou si la pauvreté montre le bout du nez, ce nez est rose, il est bonbon. D'ailleurs on est à deux. L'Eden magique. Le Paradis de poche. La recette de votre bonheur, Mesdames, et sous-entendu de vos aventures imaginaires: moyennant 50 cents, vous découvrirez la solution "idéale". ... qui vous fera rêver la nuit...

Mais la secrétaire part le lendemain avec pas plus de sous dans ses poches et une journée de nègre en perspective.

Au reste, s'il est vrai qu'actuellement le genre trouve un écho massif dans une population désorientée, sous-cultivée — la faute à qui? — est-ce à dire que le genre correspond à un besoin permanent de ce public? Ne soyons pas si allègrement fatalistes quand il s'agit des autres. Et ne nous donnons pas si facilement des raisons — ou des excuses — pour légitimer les abstractions de nos tours d'ivoire.

A s'acharner si inutilement sur leurs souffrances qui n'en peuvent mais, certains intellectuels et artistes risquent d'être des complaisants: parce que leur accusation masque les vrais responsables; et parce qu'eux-mêmes ne tentent rien dans leurs oeuvres qui puisse offrir au plus large public une nourriture solide. Ils laissent donc un vaste champ d'action, de dévastation, au roman dit "populaire".

"Arlette ou le Meunier" ou "Brise d'Amour", est-ce cela le roman populaire?

Il faudrait bien se mettre d'accord, et quand on parle de roman populaire, il faudrait savoir le sens qu'on donne à ce mot. Le sous-entendu courant est péjoratif dans la bouche des esthètes, où c'est le diable. Il est béatement admiratif dans la bouche des naïfs, où c'est le saint. Il est péjoratif chez les premiers parce qu'il est admiratif chez les seconds. A croire que ni les uns ni les autres ne savent exactement à quel saint ou à quel diable se vouer. A croire que tous soient victimes au fond d'une même illusion d'optique, celle qui ne livre des objets que leur déformation et fait prendre la déformation pour l'objet.

Roman populaire: tarte à la crème rance? Eh bien alors, au lieu de la dévorer comme font les uns, au lieu de la laisser sur la table à la disposition de tous comme font les autres, pourquoi ne pas la jeter, tout simplement? Ou si les marchands coalisés de tartes rances opposent une forte résistance, pourquoi ne pas préparer un bon gâteau ou une bonne tarte s'il y en a qui préfèrent les tartes, et puis la mettre à côté de l'autre, la vieille? Il n'y aura qu'à comparer. On y goûtera, à votre gâteau. Bien sûr, il y en a qui vont le dévorer, goulument. Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que ces gens ont faim? Et ne vaut-il pas mieux dévorer quelques chose de bon que quelque chose de mauvais? D'ailleurs vous leur aurez appris la différence, vous éduquerez ainsi leur goût, le vôtre en même temps. Le second gâteau, ils l'assimileront mieux.

Mais une condition est nécessaire. Le roman que vous servirez au public il faut qu'il lui soit accessible, qu'il corresponde à son appétit. Qu'il s'inspire étroitement des préoccupations que connaît le public. De son genre de vie. Et peut-être que la meilleure façon de comprendre ce genre de vie est encore de le partager. Etre misérable, artificiellement, si son public est misérable? le public ne trouverait pas cela de son goût. Mais savoir ce que c'est, se souvenir de ce qu'on a soi-même vécu. Etre vrai. S'éduquer auprès du public avant de songer à l'éduquer.

Il y faut de l'audace. Rabelais avait l'audace de comprendre ses malades, et d'écrire pour eux, et de les faire rire, et de leur faire réfléchir. Hugo — excusez-moi d'être vieux jeu — avait l'audace dans "Les Misérables" de renoncer aux rois et aux princes et de faire de Gavroche, menu-fretin, le roi de Paris. Balzac fait vivre un Père Goriot ou un César Biroteau. Et Jules Vallès, lui, ose parler crûment de son enfance qui est l'enfance cruelle des petits-bourgeois

Français de la fin du XIXe siècle. Et Zola. Ils étaient pourtant tous des "intellectuels". D'où vient qu'aujourd'hui comme hier, ils soient tous en France unanimement lus? Il nous paraît aujourd'hui y avoir un hiatus entre la condition de l'intellectuel et celle du public. Les grands écrivains ont toujours su résoudre ce hiatus en aggrandissant leur qualité d'intellectuels par un contact vivant avec les besoins de leur public.

Alors nous avons le roman dont les personnages respirent leur air naturel. Nous avons ainsi "Bonheur d'Occasion". Et bien sûr qu'il y a de l'amour là-dedans, et bien d'autres choses, des rêves impossibles, des ambitions démesurées. Mais aussi ces héros s'aiment, s'investissent, se jalourent, se marchent sur les pieds ou se donnent la main de la façon qui leur est habituelle. Ils vivent dans leur cadre qui n'est pas celui des fortunes miraculeuses et des châteaux de rêve, ou auquel le rêve impossible, insensé, se réduit.

(Suite en page 7)

Le romancier ce personnage de roman

Le romancier est essentiellement antisocial. Lorsqu'il publie une oeuvre, et qu'on ne le crie pas au chef-d'oeuvre, il se croit incompris. Si l'on crie au chef-d'oeuvre, il ne comprend plus rien. Si l'on ne crie rien, c'est lui qui se met à hurler dans sa cage.

Le romancier n'est jamais satisfait. S'il a de l'altitude, et qu'il ne descende pas à la rencontre du public, rares sont les lecteurs qui voleront jusqu'à lui: déception. S'il descend en plonge, le public le retiendra: souffrance aigue.

Le romancier admet volontiers que tout ait été écrit. Pourtant, il écrit. C'est bien la preuve qu'il ne l'admet pas du tout. En fait, le romancier n'admet absolument rien "a priori". Il s'efforce de repenser chacun des éléments de l'univers et de la conscience humaine. Il revit sa vie... et celle des autres. Jeu passionnant qui l'occupe jour et nuit (ses quelques rêves y sont dévorés) si bien que le moment venu d'écrire, son roman a déjà cessé de l'intéresser, et qu'il aimerait pouvoir se consacrer aux autres. S'il se met tout de même à l'oeuvre, c'est par suite d'un raisonnement d'une éclatante limpidité: un romancier qui n'écrirait pas ses romans mettrait "son" public dans une situation difficile, pour peu qu'il en prenne l'habitude.

Un romancier... l'est bien longtemps avant la publication de sa première oeuvre.

Le romancier rêve d'un public, le plus vaste possible. Tout comme le musicien, le peintre, l'architecte, le comédien ou le chanteur. Pourquoi publierait-il, s'il ne rêvait pas d'être lui? Le reste appartient à la fable (celle des "raisins trop verts").

Le romancier a plusieurs publics. Ce qui lui permet de choisir — selon son humeur — celui qui le consolera des autres. D'abord, un cercle intime, où il se trouve bien, contre toute logique. On l'y tient pour un dieu, ou pour un apprenti-dieu. Dans les deux cas, on l'aime, et ça lui suffit largement.

Les autres publics sont formés des lecteurs, possibles... ou impossibles. Aux tout premiers rangs, les intellectuels vrais. Si rares, qu'il convient de considérer immédiatement les autres. Ces derniers ne lisent que les écrivains consacrés, arrivés, sûrs. (Qui peut les blâmer?... La vie est si courte). Tel critique — à son insu — les oriente dans le choix de leurs lectures... et de leurs jugements. C'est toujours l'une ou l'autre des opinions de ce critique qu'ils s'empressent d'exprimer dans des phrases qui commencent par "personnellement, je trouve que..."

Enfin cet ensemble de personnes qui composent numériquement la plus importante partie d'une société, et que l'on rend coupable d'à peu près tous les torts sous le vocable de "grand public"... Pauvre "grand public"... responsable des monarchies et des révolutions... Des crises économiques, des démocraties, et des guerres! On l'accuse... tu ne réponds pas. On l'accable... tu ploies l'échine. Si un artiste est grand... c'est qu'il te devance". Si un écrivain est extraordinaire... c'est qu'il n'est pas à la portée". Si un peintre est génial... c'est que "tu ne le comprendras jamais". Si une pièce de théâtre ou un film sont sublimes, c'est que "tu y as dormi". Mais si tu ne réponds pas aux accusations, c'est peut-être par masochisme. Un jour, tu agites brusquement: tu fauches à droite, à gauche, à tort ou à raison.

Heureux écrivains canadiens-français qui ne risquent pas d'être fâchés un jour par le "grand public"! Ils peuvent toujours exploser de joie, crever de désespoir, enfanter des dieux ou des monstres, vomir de la beauté ou des salissures, écrire avec leurs larmes... ou leur sang, si ça les amuse... leur prose ne rayonne toujours que très accidentellement au delà des cercles littéraires, et pour des raisons souvent étrangères à leur art.

Pourtant quel magnifique "grand public" que celui-là, s'il s'avise un jour de tourner vers les arts, un peu de cette jeunesse qu'il apporte spontanément à toute la gamme des émotions matérialistes.

On peut déjà l'imaginer, enrichi de tant d'héritages divers: âme latine, avec ses qualités de rêve, et de spéculation pure, et de délicate sensibilité; comportement social britannique, par suite d'une éducation à principes: rythme de vie entièrement américain; tout cela harmonisé avec la vertigineuse ascension du colosse Canada dans l'échelle mondiale! Les influences se grouperont par puissants faisceaux, qui auront leurs propres porte-couleurs dans la critique. Nationalistes, régionalistes, pro-américains, pro-latins hurleront leurs théories dans de vigoureuses polémiques... Quelle merveilleuse "unité" d'aspirations! Ce sera l'âge d'or de la littérature canadienne-française.

"Et en attendant l'âge d'or?" Question stupide! Le romancier rêve peut-être du public le plus vaste possible... mais les lecteurs ne lui sont pas essentiels. Du moins, "moralement". Le roman, comme toutes les autres formes de l'art, renferme ses propres germes de reproduction. Il y aura toujours des romans, aussi longtemps que des écrivains en porteront.

Ce qui ne veut pas être entièrement rassurant pour l'avenir de notre littérature.

Eugène CLOUTIER

La prose radiophonique

par Jean DESPREZ

Jamais, lorsque forcée de décliner nom, prénom, âge, titres ou emploi, je n'ai été capable de dire: écrivain. Le mot ne sortait pas de mes lèvres. Et toujours, j'ai un imperceptible malaise, une hésitation

Et je finis généralement par déclarer: auteur radiophonique.

Un écrivain est celui qui prend le temps voulu, qui fait les recherches nécessaires, qui apporte le soin indispensable à l'élaboration d'une idée qu'il couche sur le papier et qu'il destine, sciemment ou non, à la postérité. Le cadre qu'il choisit importe peu: nouvelle, roman, essai ou poème. Il a fait une oeuvre bonne ou mauvaise, mais il a fait oeuvre d'écrivain.

J'écris, et je vends ma prose. Je fais du commerce comme un autre vendrait des fleurs, des chapeaux, ou plus exactement son dessin commercial. Vous me direz qu'il peut y avoir de l'art dans le dessin commercial? Oui. Comme il peut y avoir de l'art dans un sketch radiophonique.

"Ceux qui ont la chance d'être... disons professeurs d'université, membres du corps diplomatique, médecins, avocats ou marchands de ferraille, et qui peuvent s'offrir le luxe d'écrire, pour Radio-College, par exemple, au rythme d'une ou deux émissions par semaine, n'ont pas le droit, à mon avis, de ne pas

LES DISQUES

Les amateurs de grands opéras italiens et de somptueuse matière vocale voudront écouter les trois microsillons que Victor consacre à l'"Otello" d'Arturo Toscanini et ses solistes: Vinay, Merriman, Valdeno, Nelli, Assandry, Chabay, Newman, Moscona (album No LM-6107; aussi en 45-tours). J'ai bel et bien reçu ce magnifique album illustré, accompagné d'un libretto italien-anglais comportant même le texte de la tragédie de Shakespeare.

Mais je ne me mettrai certainement pas à écouter tout cela. Trois heures; y pensez-vous! A moins d'étudier l'opéra italien ou d'aimer Verdi à la folie. Et je n'ai aucune raison de verser dans l'une ou l'autre exagération. Si je veux à tout prix entendre de l'opéra, je me tournerai vers les rares exemples du genre qui méritent vraiment notre attention, et toute notre attention: "Boris Godounov", "Pelléas et Mélisande", quelques pages de Wagner. Mais pas Verdi. Surtout pas "Otello". Jamais.

On se demande quelle est l'utilité de consacrer une telle somme de travail à cet ouvrage d'un vieillard de 74 ans qui a tout dit le peu qu'il avait à dire.

DU NOUVEAU

LHMV-1046... Un beau grand "long-playing" Victor réalisé en Europe. Par son truchement, le baryton Dietrich Fischer-Dieskau déverse dans votre salon sa voix large et suave et vous envoûte de son style splendide personnel.

Du plus beau Schumann ("Les Deux Grenadiers", "Clair de lune"), un Beethoven rare ("A la loutaine bien-aimée"), du Schubert chanté comme on n'en a encore jamais entendu: une "Sérénade" bien différente de celle que l'on connaît... et pourtant la même, un "Roi des aulnes" également très personnel. Et encore: "La Pêcheuse", "Nuit et Rêves", "L'Atlas" — des choses nouvelles — et puis ces deux grandes pages que sont "A la Mer" et "Le Sosie". De l'inédit, en somme. Gerald Moore accompagne. Relief sonore du piano. Comme disque, difficile de demander mieux. Le meilleur moyen d'utiliser une belle voix, ce n'est pas de chanter les grands airs interminables de M. Verdi (ou de M. Puccini) mais de la consacrer justement aux chefs-d'oeuvre comme ceux que M. Fischer-Dieskau a choisis.

LES PETITS OISEAUX

Voici un Beethoven-Toscanini resplendissant de fraîcheur et de turbulence: la sixième Symphonie (la "Pastorale") en un splendide microsillon Victor tout neuf (LM-1755), complètement différent de l'ancien 78-tours pourtant si respecté. Une sonorité d'orchestre absolument différente. Des bois particulièrement frais et purs (après tout, c'est la "Pastorale"...). Décidément le vieux maestro ne vieillit pas: il rajeunit, se renouvelle. M. Verdi aurait dû faire la même chose et n'écrire point "Otello". Disque d'une rare pétulance, à mettre juste à côté de l'exceptionnelle "Symphonie Fantastique" de Montoux (LM-1131).

essayer de faire de l'art. Ils sont criminels s'ils tombent dans la facilité. Mais ceux qui vivent de leur machine à écrire et surtout de l'émission commerciale, font du commerce, qu'ils le veuillent ou pas. Et inconscients ou pas honnêtes sont ceux-là qui ne veulent pas l'admettre. Vous vendez des idées que vous évaluez "à durée de semaines ou de mois", comme d'autres vendent une marchandise au poids ou à la mesure. Et vous êtes soumis aux exigences de l'acheteur, que ce soit la direction d'un poste ou le propriétaire d'une grosse fabrique qui veut greffer son annonce à votre production radiophonique".

Je retrouve, dans mes papiers, cette déclaration que je faisais après quelques années de travail à la radio. Dix ans plus tard, je constate que je pense toujours ainsi, et que la formule est la bonne pour décrire ma besogne.

L'auteur de roman-fleuve ne fait pas un travail d'artiste, mais d'artisan. Comme dans tous les métiers, il y a de bons et de mauvais artisans.

Parmi les mauvais artisans il y a ceux qui se prennent au sérieux, ceux qui essaient de faire de la philosophie, ceux qui plongent dans la psychanalyse, ceux qui se noient dans les méandres de la fausse poésie. Mais il leur sera beaucoup pardonné à ceux-là, parce qu'ils sont de bonne foi. Le mauvais artisan qui mérite notre mépris, est celui qui se moque du public et lui sert n'importe quoi, n'importe comment. Pour lui, tout ce qui compte, c'est son chèque au bout de la semaine.

C'est donc un métier, et un dur métier. Vous en êtes l'esclave, vous ne vous appartenez plus. Jour après jour, vous jetez, dans ce gouffre, des idées qui doivent se tenir, des intrigues qui doivent se développer logiquement, des phrases qui doivent se plier aux exigences du micro, des mots qui doivent être acceptés par la censure officielle ou populaire.

Vous n'avez pas le droit d'être fatigué, pas le droit d'être malade. Si vous êtes femme et que vous devez accoucher, vous partez à l'hôpital avec vos chemises de nuit et vos bigoudis d'une main, votre machine à écrire de l'autre. Si votre mère meurt, vous installez votre machine à écrire dans une pièce voisine du salon mortuaire.

La fleuriste qui perd sa mère, ferme sa boutique. L'avocat qui se fracture une jambe fait reporter à plus tard, la cause qu'il aurait dû plaider le lendemain.

Vous êtes en pleine intrigue folichonne, il vous arrive de ces chagrins qui vous labourent jusqu'aux entrailles? Vous devez remiser le chagrin et pondre un dialogue rigolo. Parfois, vous trouvez la vie belle, il y a du soleil, il y a de la joie en vous, autour de vous? Votre boulot vous ramène aux catastrophes, aux gémissements, aux soupçons, aux pâmouisons.

Vous devez avoir un cerveau à

tiroir, et la faculté d'isoler tous vos sentiments, pour ne les sortir que sur commande.

Vous n'êtes même pas maître de vos personnages, parce que vos personnages créés deviennent ensuite, par le truchement des interprètes, des êtres vivants qui peuvent avoir des rhumatismes, une laryngite ou tout simplement un "hang over"; qui doivent s'absenter de Montréal pour marier une fille ou enterrer une belle-mère; qui font du ski ou qui vont à la chasse; qui partent en vacances ou qui sont pris par la télévision.

Vous démarrez donc une intrigue, disons avec André et Lisette Boileau (Jeunesse Dorée, C.B.F.), vous tenez un filon, quelque chose qui mettra "du pain sur la planche" pour six bons mois. Vous amenez graduellement vos personnages (fictifs) au point mûr. Vous avez mis cinq ou six semaines... mai et juin à l'exposition. Le moment de nouer votre intrigue approche. Vous apprenez que l'interprète du rôle d'André prendra ses vacances en juillet, tandis que l'interprète du rôle de Lisette les prendra en août. Ou bien, vous devez bousculer votre intrigue pour la terminer avant le premier juillet.

Alors, vous brûlez un bon sujet. Ou bien, vous louvoyez durant deux mois avec des personnages secondaires pour attendre le retour de vos deux vedettes. C'est ce qu'on appelle "du sketch caoutchouc".

Dans Yvan l'Intépide (C.B.F.), Albert Duquesne ne peut jamais être là, le lundi soir, à cause de Molson. S'il n'arrive de l'oublier, par hasard, et de brancher mon amorce du vendredi sur un dialogue entre Yvan et Robert, par exemple, je me trouve gros Jean comme devant lorsque je me mets à écrire mon émission du lundi.

Pour Claudine, c'est pire encore. (DOCTEUR CLAUDINE, CKVL). Une heure par semaine. Roman-fleuve. D'une semaine à l'autre, l'intrigue doit donc s'enchaîner. Les mêmes personnages, souvent, doivent revenir au micro. A cause de la télévision, à cause du théâtre, à cause de ceci ou cela, nous sommes forcés de l'enregistrer le samedi matin. Vous croyez que j'ai pu élaborer soigneusement ma longue intrigue, chapitre, par chapitre? (Chapitre de quarante pages). Il me faut téléphoner d'abord aux interprètes: seront-ils à Montréal en fin de semaine, sont-ils pris par la télévision? J'écris ensuite la prochaine émission de ce roman radiophonique, non pas selon l'idée que j'avais en tête, mais selon qu'un tel et une telle sont en mesure de venir au studio, le samedi suivant.

En somme, écrire pour la radio, ce n'est pas de l'art et ce n'est pas du commerce, je me trompe. C'est un jeu. Un sujet qui ressemble grandement au casse-tête chinois. Mais j'aime bien ce jeu puisque je m'y complais depuis plus de quinze ans.

Ça se passa en DÉCEMBRE

Rappels historiques... une série offerte par

Molson's
LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

Un magnifique cadeau à offrir est le nouveau livre du R. P. P.-E. BRETON, o.m.i.

FORGERON DE DIEU

- HISTOIRE VRAIE
- DRAME SPIRITUEL
- FIGURE ATTACHANTE

Le lecteur sera captivé par la vie d'un simple ouvrier, devenu religieux, en voie de conquérir une renommée universelle.

En vente à LA LIBRAIRIE OBLATE — 1186 rue de la Visitation, Montréal 24.

Ce volume comporte 24 illustrations hors-texte en héliogravure. 224 pages. Prix \$1.50 — par la poste \$1.60.

Simple comme "bonjour" Pour vous abonner ou pour abonner, en cadeau, des parents, des amis, des clients à un journal ou à une revue qui vous intéresse,

APPELÉZ GI. 3361 OU ÉCRIVEZ A

PERIODICA

5112, AVE. PAPINEAU, MONTREAL-34, CANADA
Demandez nos listes et nos catalogues

LUC ESTANG VICTIME DE L'INQUISITION

Le premier contact avec Luc Estang nous avertit de cette profondeur qui interdit de classer l'homme. Quand on rencontre Luc Estang, on ne peut se reposer sur rien, en lui, de "fonctionnarisé"; c'est un homme vivant, en plein itinéraire, et aucune formule d'occasion ne vient à notre rescousse pour trancher ce noeud

gioux un impérissable souvenir; ses deux romans *Les Stigmates* et *Cherchant qui dévoré* laissent facilement deviner la nature de ce souvenir mêlé d'aigreur, de désenchantement mais aussi de pitié. Après le collège, il revint chez lui à Paris et comprit qu'il devait "commencer" dans la vie. Entre autres choses, il s'engagea

surde qui mène au suicide ou oblige à prendre position. C'est une contradiction de vivre l'absurde et d'éprouver le besoin d'en parler; je l'ai souvent reprochée à Camus d'ailleurs. Si on est logiquement absurde, on va se jeter dans la rivière. On n'écrit pas. A partir du moment où l'on admet une convention, on peut en admettre d'autres et, alors, pourquoi pas toutes? Le jeune Estang ne voulait pas du tout se supprimer; il chercha donc une issue.

Ses premiers efforts de réintégration à la vie, dans l'ordre de l'esprit, furent des poèmes. Il écrivait par coups, soudainement; il réapprenait le monde à sa façon: "Les poèmes sont des effusions directes: première forme d'expression littéraire".

Ce n'est que vers les 35 ans que Luc Estang se mit à écrire des romans. "Pour écrire des romans, me dit-il, il faut que le cordon ombilical soit coupé. Il est d'ailleurs exceptionnel qu'un romancier puisse produire un bon roman avant cet âge. Par exemple, le premier bon roman de Mauriac, *Le baiser au lépreux*, il l'a écrit après 35 ans. On peut être poète à 17 ans, comme Rimbaud, mais on n'imagine pas Balzac grand romancier à 17 ans! Le roman répond à un méprisement de l'homme et exige un recul sur son passé. Alors il peut produire des personnages qui aient une véritable épaisseur de vie".

Un vrai romancier, selon Luc Estang, n'exerce presque pas de contrôle sur les personnages: à peine celui de la narration. "J'emploie il pour décrire les émotions et la vie intérieure de mes personnages, mais ce il équivaut à un je psychologique. Je fais du monologue intérieur objectif, si vous voulez".

Vers Noël 1933, Luc Estang fut amené à soumettre un texte au journal catholique "La Croix"; à sa grande surprise, il fut accepté. Il commençait ainsi une collaboration de près de 20 ans.

Au début de 1934, le père Merklen, alors rédacteur-en-chef du journal, lui proposa d'entre comme rédacteur attitré. Luc Estang émit une réserve: il ne se sentait pas pleinement "reconcilié" avec la foi de son enfance; il tâtonnait encore et non sans révolte. Le père Merklen le prit quand même et lui confia, après divers apprentissages, tout ce qui concernait la littérature et les arts.

La part faite à ces activités dans "La Croix" était insignifiante et Luc Estang devait innover en tout: la création d'une chronique littéraire, artistique, théâtrale, etc. A chacune de ces innovations, Luc Estang ne laissa pas d'encaisser certaines critiques d'une partie de la clientèle du journal, celui-ci s'adressant à des catholiques de tous les milieux, il est très difficile de satisfaire des exigences parfois contradictoires.

En 1936, déjà très engagé dans une entreprise catholique, Luc Estang considéra qu'il ne pouvait pas aller plus loin sans se décider. Il rencontra le père Sertillanges, au Saulchoir belge, pendant plusieurs jours et cette rencontre marqua, pour lui, un retour définitif à la foi.

Ce retour à la foi ne présageait pas, toutefois, une période de calme. La publication des *Stigmates* en 1949 devait prouver à Luc Estang que l'accord avec la discipline ecclésiastique peut comporter des moments douloureux. Les *Stigmates*, premier roman d'une trilogie, évoque, autour d'un personnage de prêtre manqué, le monde "sans âme" de la proche banlieue parisienne au lendemain de l'autre guerre.

Ce roman, dans les premiers mois qui suivirent sa publication, fut un grand succès et valut à son auteur le grand prix de la Société des Gens de Lettres. Par contre, une faction du public catholique devait être assez sévère à son égard. On accusa Estang de peindre en noir, d'exagérer, de pousser au pire. Cette campagne contre les *Stigmates*, en désaccord avec la faveur générale qu'avait rencontrée l'ouvrage, était principalement menée par des coteries de l'ouest de la France. Des plaintes furent adressées aux autorités religieuses et, devant un tel concert d'attaques et la menace de l'index, l'auteur arrêta la circulation de son livre.

Ce geste de mutilation de lui-même. Luc Estang l'accomplit avec une indéniable honnêteté. Sa foi catholique, seule, pouvait lui commander de confisquer un livre qui, pour lui, n'aurait pas en contradiction avec cette foi.

"On m'a reproché mon pessimisme, ma noirceur et d'exagérer la réalité... Je ne suis pas pessimiste! Et je considère qu'un romancier chrétien (il faut dire, d'ailleurs, un chrétien romancier) ne décide pas de voir chrétiennement la vie; il la voit forcément avec son optique de chrétien, dans la lumière de l'espérance et de l'amour. Mais ce n'est pas une raison pour ignorer certaines parties de la réalité. Le chrétien romancier a autant de latitude dans son champ de vision que Sartre, par exemple, mais son regard n'est pas le même. Un avortement décrit Sartre le serait avec une complaisance malsaine et probablement rabaisante; mais décrit par un chrétien, se serait quand même un avortement, mais regardé autrement".

"On me reproche de peindre en noir, continue Luc Estang, mais au contraire. L'art exige de transposer, et la transposition est toujours en-dessous de la réalité et non au-dessus. On suggère, on stylise, on fait deviner; on n'exagère pas. C'est la réalité telle que je l'ai connue qui paraîtrait invraisemblable, alors qu'on se scandalise d'une transposition déjà déglacée..."

Luc Estang propose cette définition du réalisme: "Le réalisme est un effort pour embrasser le plus de réalité possible; il y a une réalité spirituelle et une réalité matérielle. Je ne peux pas ignorer délibérément celle-ci..."

Je ne m'adresse pas aux lecteurs de Pierre l'Ermite ou d'Henry Bordeaux, qui veulent un monde arrangé. Je m'adresse à ceux qui veulent connaître la vérité humaine".

"Je n'ai pas été troublé en conscience par le jugement porté sur mon livre, m'assure-t-il, je sais que mon livre est vrai. Je n'ai pas faussé le monde que je décris, loin de là, je l'ai atténué dans ce qu'il avait de noir..."

Cette sérénité de conscience couvre imparfaitement toutefois le découragement qui dut s'emparer de Luc Estang devant une incompréhension si manifeste du rôle du romancier et de la simple vérité humaine. Son livre d'ailleurs n'a pas été mal jugé par ses vrais lecteurs: "en quantité et en qualité, me dit Luc Estang, les approbations furent beaucoup plus nombreuses que les blâmes.

Ceux-ci ont été prononcés par des catholiques qui ont pris leur parti d'ignorer certains aspects de la réalité, certaines détresses auxquelles un chrétien ne peut rester indifférent parce qu'il les traduit en termes de grâce et de péché".

Luc Estang ne se retient pas de protester contre ce genre de procès religieux qui rappelle l'Inquisition: "Un procès où l'accusé ne peut se défendre, ne sait même pas qu'il est accusé, est injuste...". Luc Estang a sûrement souffert de ces procédés de dénomination employés contre lui. Sa foi catholique lui a fait accepter ces méthodes d'intimidation et de pression, même si tout cela lui paraît injustifiable. Il croit que l'essentiel n'est pas engagé dans de pareilles manoeuvres, mais regrette la mise à l'ombre (fait à noter: à peine quelques exemplaires de *Stigmates* ont circulé au Canada) des *Stigmates*.

L'auteur de ce livre banni espère, toutefois, que l'interdit sera, un jour, levé et que les gens sauront reconnaître la signification chrétienne de l'oeuvre et ne plus s'en choquer au nom d'une fausse pudeur.

Hubert AQUIN

ÉVOLUTION de la POÉSIE

Le mot "poésie" existe depuis la préhistoire grecque, avec un sens qui se perpétua sans altération jusqu'au cours du présent siècle. Aujourd'hui, une certaine critique veut que toute l'humanité ait utilisé ce mot de façon erronée depuis 35 siècles. N'est-ce pas un peu exagérer?

Si elle veut reprendre un bien perdu depuis longtemps, et qui est aussi vieux que la notion de poésie, pourquoi cette critique ne remet-elle pas "l'apocalypse" (nom commun) en honneur? Les "voyants" utilisaient l'apocalypse et les "parlants" le poème.

Le poème, dans toutes les civilisations antiques, est attribué aux dieux dans son invention. Ils en avaient fait l'instrument premier de la liturgie et ne donnaient le don du vers qu'à de rares privilégiés. Dans toutes les civilisations encore, jusqu'ici, le vers ne pouvait qu'être "formel et définitif". C'était par excellence une fonction d'adulte et rien ne devait moins lui ressembler que le balbutiement de l'enfant.

Il n'y a pas d'inexprimable; il n'y a que des gens qui ne savent pas s'exprimer.

Châteaubriand n'a reconnu Victor Hugo comme "enfant sublime" qu'avec la certitude d'en rester l'ainé à jamais... Conclusion: supprimer les aînés et les jeunes ne seront jamais reconnus!

La rime française, par sa diversité, constitue à peu près l'unique avantage que notre langue offre au poète. Cette rime a une variété de sons que seul l'anglais approche, sans l'égaliser. On lit les sonnets de Pétrarque et l'on imagine lire un sonnet français dont les rimes seraient en "lé" et en "ion". En abandonnant la rime, le poète français rejette le riche héritage paternel pour s'engager garde-pourceaux à l'étranger, comme fit l'enfant prodige.

L'E muet, dans le vers traditionnel, parle toujours si poliment, que c'est délice de l'entendre; il s'est tu partout ailleurs.

La poésie dite moderne doit tout à Hugo. C'est lui qui rompit la mélodie du vers traditionnel. Il n'est, pour le constater, que de lire une "strophe royale" de la maison du Berger de Vigny et une de Magnitudo Parvi de Hugo. Verlaine, en réclamant de la musique avant toute chose, tenta de repêcher la mélodie perdue. Régner, Mallarmé, Valéry, Fontaines, Royère, le suivirent; mais la poussée hugolienne avait fait dérailler le train. C'est Rimbaud, bâtard de Hugo, qui conquiert l'Anglie du vers libre et lui impose ses féodalités. Hugo ne fut pas insensible à cette musique; il a voulu être le voyant et le parlant, non le penseur qui chante.

Le vers libre a ses lieux communs — qui ne sont pas ceux du vers régulier et il a aussi sa rhétorique. En usant du vers régulier, Hugo et Mallarmé inventent le surréalisme, c'est-à-dire le fait avant le mot; mais je ne crois pas que l'inverse se produise jamais.

Alfred DesRochers



de sympathie et d'angoisse.

Ce climat d'intensité propre aux romans de Luc Estang et qui doit être aussi son univers quotidien, paraît plus abordable quand on connaît certains détails de sa vie. (Une vie n'explique pas nécessairement une oeuvre qui, en principe, se suffit.)

Luc Estang, de huit à dix-sept ans, a été pensionnaire dans des institutions religieuses du Nord de la France. Il a gardé de ce séjour dans les pensionnats reli-

gieux dans une compagnie d'assurances où, pendant trois ans, il expérimenta le "demi-monde des employés", comme il l'appelle. "Au fond, me dit Luc Estang, il est encore plus facile de convertir des ouvriers que des employés. Les ouvriers ont leur misère; les employés n'ont même pas cela, ils n'ont rien. C'est vraiment un demi-monde".

Cette vie d'employé fut aussi une expérience de l'absurde: "... un absurde non-littéraire, un ab-

Wilson & Lafleur Ltée

Droit — Médecine
Littérature — Dictionnaires

10, ST-JACQUES OUEST, MONTREAL
Téls.: HA. 1960 — HA. 0832

FIDES

MONTREAL

NOUVELLE AVENTURE EN AFRIQUE

JACQUES HÉBERT

Une magnifique aventure qui est
à la fois un document de grande valeur

2 Tomes - 200 pages chacun - 58 photos hors-texte - \$1.00

LES BRÈVES ANNÉES

ADRIEN THÉRIO

"Il a le charme des souvenirs d'enfance rapportés dans le plus simple appareil de la vérité quotidienne. Adrien Thério sait voir avec justesse des personnages très divers, et cela nous assure d'abord qu'il a l'étoffe d'un romancier."

GILLES MARCOTTE
LE DEVOIR

171 pages \$1.25

MAME ♦ MAME ♦ MAME ♦ MAME ♦ MAME ♦ MAME

Un nom à retenir, une nouvelle romancière

CATHERINE GASKIN

Un titre, un roman remarquable

TOUT LE RESTE EST FOLIE

Un grand sujet, traité avec maîtrise

La véritable signification et la force du mariage
contre la tentation du divorce.

Suzanne, qui a quitté son mari et son enfant durant la guerre, découvre lentement, au moment où elle revient pour obtenir son divorce, qu'eux seuls ont le secret de son existence.

Pour l'année Mariale

MGR FULTON SHEEN

Le premier amour du monde

CARDINAL MINDSZENTY

La Mère, miroir de Dieu

Nouveautés

AIME MICHEL

Montagnes héroïques

Histoire de l'alpinisme depuis Hannibal jusqu'à l'Everest.

PIERRE FROMENTIN

Recherches des premiers hommes

Histoire des découvertes concernant la préhistoire

LEON POIRIER

Vingt-quatre images à la seconde

Les Souvenirs d'un des plus grands cinéastes français

MAURICE CLOCHE

Les moineaux de Paris

D'après le film joué par les Petits Chanteurs à la Croix de bois

ROME, VILLE DES VILLES

Un magnifique album d'art, 150 photographies inédites, reliure pleine toile sous jaquette, étui canon. Cet album fera découvrir des côtés jusqu'alors méconnus de cette cité millénaire.

La collection des albums MAME

Des albums de grande classe.
des classiques de la littérature enfantine.

Magnifiques albums grand format, illustrés,
reliés, sous jaquette illustrée.

Contes de fées de Perreault

Contes d'Andersen

Fables de La Fontaine

Robinson Crusoé

Les mille et une nuits

Les malheurs de Sophie

Les chevaliers de la table ronde

Lettres de mon moulin

L'enfant-étoile

Robinson suisse

Contes de Grimm

Nouveaux contes de fées

Contes de Daudet

CHANSONNIERS

Chantons Noël — Chantons, dansons

Rondes et chansons - Il était un petit homme

Refrains des prés et des bois

MAME ♦ EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES ♦ MAME

MON JOURNAL

29 nov. — Un quotidien ne disparaît pas sans entraîner des regrets. Et ces regrets sont partagés par des gens qui ne l'aimaient guère de son vivant. C'est qu'un journal est avant tout une âme, une présence. Il représente une partie de notre vie collective. Après un demi-siècle de publication, le *Canada* était intégré à nos habitudes. Même amoindri intellectuellement et matériellement, il nous demeurait cher. Combatif et partisan sous la direction d'un Langlois et d'un Rinfret, il avait acquis en ces dernières vingt-cinq années, un prestige en marge des préoccupations politiques. Il y avait une tradition de distinction, de propriété, de dignité. Olivier Asselin sut conférer au journal un ton élevé, conforme aux exigences contemporaines; il réussit à y implanter un souci de qualité, qui est demeuré presque jusqu'à la fin. A sa suite, notre toujours regretté ami Eustache Letellier de Saint-Just maintint avec cette autorité calme et souriante qui lui était personnelle un climat de courtoisie et d'élégance; on aurait pu mentionner son nom, en prenant congé des lecteurs... Edmond Turcotte, Guy Jasmin, Willie Chevalier devaient clore cette honorable galerie. La partie est terminée, elle ne fut pas vaine; il appartiendra à l'histoire de déterminer le rôle exact du *Canada* dans la vie de l'esprit chez nous. De son côté, en devenant matinal, le *Devoir* entreprend une nouvelle aventure. Il est encore trop tôt pour en juger. A vrai dire, l'expérience ne comporte pas de grands risques. Si l'on voit très bien ce que le journal peut gagner à ce changement, on aperçoit mal ce qu'il pourrait y perdre.

30 nov. — Je rédige quelques feuillets sur le dernier roman d'André Giroux, à la demande de Radio-Canada. Je suis diablement embarrassé. Si je ne connaissais pas l'auteur, son exemplaire prôné, son souci artistique, ses pré-

occupations élevées, son attachement à son métier, il me serait facile de procéder, non pas à une démolition qui serait tout à fait injuste, mais à une appréciation sévère, voire dure. Le *Gouffre* a toujours soif me laisse insatisfait. Je devine très bien tout ce que le romancier a voulu y mettre, mais il ne s'est pas suffisamment abandonné à ses personnages. Il est lucide et réticent, ne s'avancant qu'à pas mesurés et prudents. Comment faire sentir tout cela, qui me paraît exact, sans le blesser dans son légitime amour-propre de créateur? Et me taire sur ce livre, ne serait-ce pas la suprême injure à infliger à un ami? Je continue donc mon texte: après tout, Giroux est intelligent et connaît mon estime. Si je suis partiellement déçu, c'est tout simplement que j'attends beaucoup de lui.

1er déc. — On s'écrit littéralement au Palais du Commerce où une douzaine de mille personnes ont trouvé place, si on peut ainsi s'exprimer, dans cette vaste nef tenant à la fois du garage et du hangar pour avions. Tous ces gens ont voulu témoigner de leur désir d'apporter une aide tangible à l'Oeuvre de la Soupe. C'est un échange constant de sourires et de poignées de mains; on reconnaît des figures sur lesquelles il serait souvent difficile de prononcer le nom véritable. Il importe au fond assez peu ce soir, puisque le remous nous emporte vite dans une autre direction. Une conversation suivie de quelques minutes relève de la prouesse. J'y parviens néanmoins une fois avec le bon romancier Eugène Cloutier, l'auteur des *Témoins*. Si je n'ai pas été son grand électeur à un certain jury, je n'ai pas moins apprécié la solidité et l'originalité de son talent. Il y a en lui du philosophe et du poète, ce qui dans des oeuvres prochaines devrait procurer un harmonieux assemblage. Pourquoi qu'il ne cède pas trop inconsidérément à une

forme de lirisme verbal qui est sa tentation, on peut espérer beau-coup de lui. Il a une autre qualité, que je prise beaucoup: Cloutier ne fait pas du tout homme de lettres. Il lui suffit d'être homme tout court. Ce qui vaut davantage.

2 déc. — Je causais hier matin dans le bureau d'Edmond Labelle, qu'il m'arrive assez rarement d'apercevoir. C'est un homme pondéré et délicat, très ferme sur ses

par
**Roger
DUHAMEL**

idées et en même temps d'un souci attentif à retenir le point de vue de l'interlocuteur. En attendant l'heure d'un enregistrement, nous bavardons sur les grandeurs et les misères de notre langue parlée. A cet égard, son expérience acquise à la radio est étendue. Labelle s'afflige de voir certains personnages très calés dans leur partie venir à l'annuler ou bafouiller devant un micro. Aucune facilité de parole. Nous nous entendons pour jeter le blâme sur l'éducation, celle de la famille comme celle de l'école. On dirait qu'il existe un véritable snobisme du français approximatif. Ce qui irrite l'auteur très rigoureux de la *Quête de l'existence*, l'un des ouvrages les plus significatifs des dix dernières années et qui a passé à peu près inaperçu auprès du grand public, même du public dont on dit généralement qu'il est cultivé ou frotté de littérature.

4 déc. — Le député et conseiller Frank Hanley lance l'idée que le projet de métro soit financé par des intérêts américains. C'est insoutenable. Nous sommes à l'âge adulte. Nous savons que les États-Unis ont exploité des entreprises dans plusieurs pays. Nous savons aussi que cette exploitation a suscité de nombreuses controverses et a créé des problèmes internationaux. C'est de cela que nous ne voulons pas. L'expérience a démontré que cette sujétion économique entraînait des désordres. Dès que les nationaux comprennent qu'ils ont en mains les moyens de faire fonctionner les organismes essentiels de leur

3 déc. — La reine est partie avec son mari pour un voyage de six mois autour du monde. Les bons résultats de cette tournée de propagande ne seront vraiment acquis qu'à la condition que les responsables du protocole n'accablent pas les bêtes et les im-

pairs. Dès le début, il y a eu un accrochage malheureux. Des journaux londoniens ont vigoureusement protesté contre l'absence de tout représentant de couleur au banquet officiel offert par le gouverneur des Bermudes. Ce monsieur a insulté plus de 500,000,000 d'habitants du Commonwealth des nations britanniques, c'est-à-dire tous ceux qui n'ont pas l'insigne privilégié d'avoir la peau blanche... Il va de soi que la reine n'est absolument pour rien dans toute cette affaire; elle est reçue et doit se soumettre aux caprices de ses hôtes. On peut même supposer, en s'appuyant sur l'esprit démocratique qui anime la famille royale depuis plusieurs années, qu'elle apprécie médiocrement ces manœuvres visant à écarter un grand nombre de ses sujets, du seul fait que la pigmentation de leur épiderme est différente de la sienne. Si l'on ne veut pas que le périple du ménage royal n'indispose certains pays déjà peu enclins à accepter une tutelle européenne, il importe au plus tôt de rajouter les chefs du protocole et de les convaincre que le temps de la reine Victoria est à jamais révolu et que l'Empire a cédé la place à une association plus souple, seule et dernière garante d'une collaboration efficace.

5 déc. — Depuis toujours, Sacha Guitry est la cible facile des échaotiers et des revuistes; la victime ne semble pas s'en plaindre, bien au contraire. Il aime faire parler de soi; le métier l'exige. Carmen Tessier l'a défini comme "le plus que parfait du subjectif", ce qui n'est pas si mal. Je cueille sur le personnage fastueux le mot récent d'un de ses amis, à qui l'on faisait remarquer que Guitry ne se met jamais en colère. Le bon ami ne tarde pas à expliquer: "Il est bien trop orgueilleux pour sortir de lui-même!" Qu'est-ce qui vaut le mieux d'une amitié sournoise ou d'une haine franche?

pays, ils éprouvent un sentiment de lassitude à l'égard de ceux qui s'ingèrent dans leurs propres affaires. Ce qui est au fond tout à fait naturel. Depuis très longtemps, nous avons entretenu avec les États-Unis des relations courtoises et amicales. Il n'y a aucune raison pour que cette situation se modifie. Nous craignons qu'une immixtion inconsidérée ne nuisent à ces rapports de bon voisinage. La proposition de M. Hanley manque manifestement de sérieux.

— Il y a, je trouve, dans "Pour Lucrèce", beaucoup plus d'humanité et de souffrance authentique. Le trop plein de tragique "lire" un peu ici le sourire de l'humoriste et la difficulté consiste justement à maintenir le ton du sourire, le ton girauducien.

— Y a-t-il un rapport entre cette Lucrèce et celle des Borgias? C'est une transposition du viol de Lucrèce (aucun rapport cependant avec la pièce d'André Obey parue sous ce titre) qui ici s'appelle Lucile. Lucile n'a d'ailleurs jamais été violée, mais peu importe qu'elle ne l'ait pas été, l'important est qu'elle croit l'avoir été, cela suffit pour bouleverser toute sa vie, car c'est un être infiniment pur.



Une interview de J. L. Barrault

"POUR LUCRECE"

La dernière pièce de Giraudoux va voir le jour 10 ans après la mort de l'auteur

"Pour Lucrèce", pièce de Jean Giraudoux, dont il écrivit les dernières répliques quelques jours avant sa mort, il y a dix ans, va être créée au début de novembre au Théâtre Marigny par la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault. L'interprétation est telle que l'auteur n'aurait pu en imaginer de plus brillante, elle réunit, en effet: Edwige Feuillère, Madeleine Renaud, Yvonne de Bray, Simone Valère et les trois Jean: Jean-Louis Barrault, Jean Desailly et Jean Servais.

Après une des dernières répétitions, nous avons pu joindre dans sa loge Jean-Louis Barrault qui cumule le rôle de metteur en scène avec celui de procureur impérial. Nous avons bavardé un moment tandis qu'il procédait à un ultime essayage de la redingote noire qu'il portera dans la pièce. Comme nous lui demandons s'il estime que cet ultime message de Giraudoux rend un son différent de celui de ses autres pièces, il nous déclare:

— Mais qui l'a persuadé qu'elle avait été violée?

— L'autre héroïne de la pièce, Paloa qui, à côté de la femme fidèle, représente, elle, la femme adultère.

Lucile est incarnée par Madeleine Renaud, son mari à la scène comme à la ville est Jean-Louis Barrault qui joue le rôle d'un procureur impérial (d'où la sévère redingote). Edwige Feuillère est Paloa, le séducteur; Jean Servais, Yvonne de Bray apparaîtront en procureuse.

— Où se situe la pièce?

— A Aix-en-Provence, en 1868 entre quatre heures de l'après-midi et le lendemain midi.

— Si l'unité de temps a été étroitement respectée, il n'en est pas de même de l'unité de lieu, puisqu'il y a trois décors, un par acte. Nul ne songera à s'en plaindre en sachant qu'ils sont de Casandre qui, à égalité, en collaboration avec Christian Dior, dessina les costumes.

— Nous n'abandonnerons pas pour autant "Christophe Colomb" — précise Jean-Louis Barrault — nous espérons bien, avec la pièce de Claudel battre les records de "La Petite Hutte" d'André Roussin (2,000 représentations)! Nous donnerons les deux spectacles en alternance.

— Prenant congé, nous demandons à la future Lucile qui a assisté muette à l'entretien: — Si vous aviez à résumer "Pour Lucrèce", qu'en diriez-vous? — Et Madeleine Renaud me répond avec son meilleur sourire: — C'est un mélo de poète!

Claude Benédick

Un magnifique cadeau de Noël pour \$5.00

aux

PARENTS - ÉDUCATEURS - MEMBRES DU
CLERGÉ - MÉDECINS - JEUNES GENS
JEUNES FILLES - INFIRMIÈRES

ANDRÉ LA RIVIÈRE

Psychologue et psychanalyste consultant de réputation internationale

présente

"Les Fautes les plus communes à éviter en éducation"

170 pages \$1.50

"La Névrose maladie trop peu comprise"

268 pages \$2.50

"La Névrose cette grande misère humaine"

280 pages \$2.50

Une certitude de paix et de bonheur

Adressez vos commandes aux

EDITIONS PSYCHOLOGIQUES ENRG.,

3426, Ave. Marcil, N.D.G. - Montréal

Tél.: Hu. 8-4312

N.B. Pour vos étrennes de fin d'année, entre le 19 et le 31 décembre, les trois volumes sont vendus \$5.00 (franco)

LA NOUVELLE REVUE CANADIENNE

Fondée depuis deux ans, LA NOUVELLE REVUE CANADIENNE est une revue d'intérêt général qui paraît six fois par année en livraison de 80 pages et publie des textes de bons écrivains canadiens et étrangers. Elle n'est l'organe ni d'un parti, ni d'une école, ni d'un cénacle, et elle laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs textes. Elle a été saluée dès ses débuts comme une revue importante, indispensable à qui veut suivre le mouvement des idées et les tendances vivantes de la littérature et des arts du Canada.

La revue est en vente au numéro dans les librairies au prix de 50 cents l'exemplaire. L'abonnement est de \$3 par année. Les abonnements de soutien de \$5.00 et plus sont reçus avec reconnaissance.

LA NOUVELLE REVUE CANADIENNE

offre en exclusivité une réédition, augmentée et mise à jour, de tous les ouvrages linguistiques de PIERRE DAVIAULT.

Cet ouvrage entièrement nouveau est une refonte fort enrichie de trois ouvrages épuisés depuis longtemps: *L'expression juste en traduction*, *Questions de langage et Notes de Traduction*.

A l'usage des Canadiens, il complète les dictionnaires et ouvrages linguistiques publiés à l'étranger, car il a pour objet d'étudier avant tout les problèmes de langue propres au Canada. Il sera en outre d'une grande utilité aux traducteurs français-anglais de tout pays.

Directeur: Pierre Davault

Secrétaire général: Lorenzo Masson

Comité de rédaction: René Garneau

Guy Sylvestre
Jean-Pierre Houle
Roger Duhamel

BULLETIN D'ABONNEMENT

LA NOUVELLE REVUE CANADIENNE

Case postale 614
Ottawa (Canada)

Veillez m'inscrire pour un abonnement régulier de soutien et trouver avec la présente mon chèque au montant de \$3- \$5- \$10- (biffer les mentions inutiles).

NOM
ADRESSE

Bulletin d'abonnement

L'AUTORITÉ,
2003, rue St-Hubert,
Montréal, P.Q.

Messieurs,
Veuillez nous faire le service de votre journal durant un an (six mois). (Biffer la mention inutile).

Ci-inclus chèque de à cet effet.

Abonnement d'un an \$4.
Abonnement de six mois \$2.50.

N. B. — Prière d'ajouter .15 cents si le chèque est tiré sur une banque en dehors de Montréal.

Nom

Adresse

Variations sur un vieux thème

Cou'pole ou necropole?

par Claude-Henri Grignon

Voltaire, qui, toute sa vie, rechercha les honneurs, la gloire et l'argent (avare sordide, il mourut cossu et cocu par-dessus le marché); Voltaire, un bon matin que des roses embaumaient sa fenêtre, jeta au vent de son imagination ces belles paroles: "On n'a guère écrit contre L'Académie Française que des plaisanteries frivoles et insipides".

cette compagnie de bonne compagnie il se trouve dix Farrère qui l'avilissent. Voilà la vérité. Le seul fait de signer "de l'Académie Française" n'assure pas l'immortalité aux immortels.

Vous me voyez maintenant dans la pénible obligation de citer des noms. Je m'en excuse auprès des lecteurs. Je sais combien une telle nomenclature est fastidieuse mais il se rencontre chez nous un si grand nombre d'esprits bouchés, d'ignorants littéraires et de snobs canailles, quand ils ne sont pas crasseux, qu'il faut bien de temps en temps feuilleter l'histoire élémentaire de la littérature française. Allons-y!

Qui a entendu parler de Godeau, Desmarests, l'abbé de Cérisy, Habert, Malleville et une douzaine d'autres? Personne. Pourtant ils furent des fondateurs de l'Académie Française. Ils sont morts, enterrés, pourris depuis 333 ans et c'est tout juste si nous pouvons orthographier leurs noms. Il s'agit pourtant de beaux esprits, qui épuiserent leur existence à barbouiller du papier et qui restent aussi inconnus que le plus humble et le plus pauvre des colons.

Vous me direz que je plonge dans la nuit des temps. Venons-en au début de notre siècle? Avez-vous lu ou relisez-vous Prévost, Cochin, Cambon, Boutroux, Barthou, Lavisse, Lavedan, Aicard, Chevillon, Ribot et ce pauvre Deschanel qui gardait le mérite celui-là d'être le membre le plus chic parce que le mieux habillé de l'Académie? Qui, je vous le demande, peut me citer deux ouvrages de ces écrivains de génie, entrés à l'Académie on ne sait trop comment ni par quel escalier?

Ainsi, au cours des siècles, on fit pirouter sous la Coupole des singes de lettres, des plagiaires authentiques, des démarqueurs carabinés et pour tout dire des coupe-jarrets de l'écriture. C'est ça, l'Académie Française!

Convenez avec moi le plus gentiment du monde en buvant votre café et tout en ayant soin de lever le petit doigt en l'air comme il sied entre gens de bonne compagnie; admettez que c'est une honte pour un pays comme la France d'avoir élu à son Académie une bande de rastaquouères de lettres, d'intrigants et de grimauds.

C'est un crime non plus littéraire mais social, c'est une faute impardonnable pour la France, c'est un péché irrémissible pour la France, c'est une calamité sans nom pour la France et pour tout le peuple français que d'avoir refusé les portes de l'Académie au grand Molière, à l'incomparable Molière, au seul Molière, à Balzac, Flaubert, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Mistral, Péguy, Benjamin et les deux lions,

Léon Bloy et Léon Daudet pour ne nommer que les plus grands parmi les immortels véritables.

Je ne cite pas ces noms pour le seul plaisir de me décrasser publiquement en caressant l'espoir d'allonger le Nez de Cléopâtre mais je les rappelle à votre mémoire afin de démontrer, preuves en mains, que l'Académie Française, corps officiel, a mal servi la France et mal récompensé ses génies en les méconnaissant. La vilaine Entremetteuse, accroupie sous la Coupole, aura trompé tout un peuple, trahi sa mission et galvaudé l'Art. Voilà une salissure répugnante que dix siècles de gloire, de sainteté et d'agencellements mystiques ne laveront pas.

Vous savez que l'Académie Française gardait pour objet d'écrire un dictionnaire, une rhétorique, une poétique et une grammaire. Or, où est-elle rendue avec ces travaux? Pas un seul de ces ouvrages n'est paru. Depuis 333 ans qu'ils se rassemblent sous la Coupole, qu'ils se gargarisent de mots d'esprit, qu'ils s'encensent et s'enguirlandent, ces représentants officiels du génie français n'ont pas encore trouvé le temps de terminer un seul ouvrage qui soit lisible! En moins de dix ans, monsieur Littré écrivit, seul, son remarquable dictionnaire de la langue française, monument de bronze et de gloire que le Temps n'effrayera pas.

Si vous relevez la liste des membres de l'Académie Française depuis sa fondation, vous constaterez avec stupeur qu'elle honora surtout la Médiocrité. Le gros Léon avait bien raison d'écrire que "l'Académie vise à créer artificiellement des écrivains". Que d'intrigues, que d'aplatissements, que de léchages de mains et de léchages de bottes durent subir certains Immortels pour obtenir le privilège de signer "de l'Académie Française". Aujourd'hui, en 1953, il suffit au lecteur étranger de lire ces simples mots sur la couverture d'un livre pour qu'il se tourne aussitôt du côté de l'Académie Gougout.

L'Académie Française se découvre donc, et incontestablement, le refuge des morts. Et monsieur de Voltaire, si génial et si spirituel soit-il, ne parviendra jamais à ressusciter cette poussiéreuse institution.

Il eût été pour le moins surprenant qu'au Canada français, pays d'imitateurs et de suiveurs, on n'ait point songé à fonder une académie. Croyez-moi si vous voulez mais l'Académie Canadienne-française existe!!!

Lorsque j'appris cette énorme nouvelle un matin de janvier 1945 j'ai cru qu'il s'agissait d'une mystification. Pas du tout. C'était un fait. Et ce qui est plus grave, Victor Barbeau, si je ne me trompe pas, en était le fondateur.

On peut ne pas aimer le personnage, l'Intellectuel guindé, quelque peu hautain, distant qui fait songer à Suarès, ce qui du reste lui donne du ton et du teint. N'empêche que Victor Barbeau demeure l'un des rares littérateurs canadiens-français qui sachent écrire. Très cultivé, très personnel aussi, il a signé des ouvrages de valeur tant par la forme que par le fond. A l'époque réjouissante des CAHIERS DE TURC, il se découvrait un polémiste de grande classe, un écrivain extrêmement dangereux, un lutteur très dur mais loyal. Un brillant essayiste, écrivain demain les critiques libres.

Du temps que l'on fréquentait l'Ecole littéraire de Montréal j'ai remarqué tout de suite que Victor Barbeau avait en horreur le conformisme et l'académisme. Comment se fait-il qu'il ait consenti à fonder une Académie qui restera jusqu'à la fin des temps

une copie servile de la mémère française? Notez que je ne doute pas de la sincérité ni de son bon vouloir. La preuve c'est que Barbeau devait donner à cette oeuvre le meilleur de son temps, le meilleur de son énergie et le meilleur de son talent, qualités essentielles qui profiteront peut-être à certains confrères peu scrupuleux. L'Académie existe. Elle dispose d'une constitution légale ce qui ne signifie pas qu'elle soit en excellente santé. Elle se compose de vingt-quatre membres. Présentement on en compte vingt-deux qui représentent la poésie, le roman, le théâtre, l'histoire, la critique, la linguistique, les sciences morales, religieuses, philosophiques, politiques et juridiques, enfin ce qu'il y a de plus chic.

Parmi ces vingt-deux académiciens, combien passeront à l'immortalité! J'en connais SIX qui ont signé des oeuvres franchement originales, écrites dans un style imagé, personnel aux résonances durables et qui avaient un message sérieux à nous adresser. Les autres, les autres ma foi! méritent le châtimement de terminer leurs tristes jours dans la necropole qui s'appelle la Société Royale du Canada, section française!!!

On dira encore que j'exagère. Plusieurs envieux souhaiteraient aussi que je citasse des noms. Ça viendra. Ça viendra même trop vite. Attendez qu'un vil pamphlétaire jette en pâture à la foule de ses contemporains le GROS ALMANACH DE NOS PETITS HOMMES. On jugera alors que les noms les plus célèbres de l'Académie Canadienne-française ne pèseront pas plus lourd dans la balance de la Renommée que le grain de sable vomé par la Mer.

Claude-Henri Grignon

Ces messieurs réunis

par Roger Duhamel

"Accéder à l'illustre Compagnie qui, depuis plus de trois siècles, entretient le respect du bon langage et le culte des belles-lettres, représente, chez nous, traditionnellement, pour un militaire, un ecclésiastique, un médecin, un savant, un diplomate, aussi bien que pour un écrivain, une sorte d'avancement suprême et le couronnement d'une vie. Car vos broderies vertes passent avant nos blanches. C'est là, peut-être, l'un des traits les plus caractéristiques de notre civilisation française et de la hiérarchie des valeurs dont elle se réclame. L'étranger le reconnaît et nous en fait gloire".

Ainsi s'exprimait M. André François-Poncet, ambassadeur de France, au début de son discours à l'Académie française, où le recevait Pierre Benoit et où il devait assumer avec autant de tact que de fermeté la tâche de prononcer l'éloge du maréchal Pétain. Les élections sous la Coupole sont relativement fréquentes. La moyenne d'âge des académiciens est passablement élevée et la mort crée des vides qui sont vite comblés par des postulants impatients de partager les lauriers d'une illusoire immortalité.

La noble Compagnie fondée par Richelieu en 1635 compte des vétérans qui ont vraiment eu le temps de savourer leur gloire terrestre avant de mourir de la patrie céleste. Parmi les plus anciens, ce qui ne signifie pas toujours les plus âgés, nous remarquons Henry Bordeaux, élu en 1919; André Chevillon, en 1920; Georges Leconte, en 1924; le duc de La Force, en 1925; Emile Mâle et Louis

Madelin, en 1927; André Champeix, en 1930. A une ou deux exceptions près, on doit reconnaître tristement qu'aucun d'eux ne jouit de la grande notoriété. L'un des académiciens est l'amiral Lacaze (93 ans) et le plus jeune, Marcel Pagnol (57 ans), qui est aussi dans ses moments libres consul du Portugal à Monaco.

Les candidats à l'Académie ne sont pas toujours élus du premier coup; c'est souvent un chemin montant, sablonneux, malaisé... Obstiné, Emile Zola se présente sans défaillance 24 fois et il n'est jamais élu. Une ténacité analogue chez le récidiviste octogénaire Fernand Gregh a enfin reçu sa récompense et sans doute par vengeance, il est arrivé en retard le jour de sa réception. Ce n'était plus son tour d'attendre! Comme on le voit, ceux qui ont passé par la porte étroite ne demeurent pas indéfiniment sourds aux appels de détresse de leurs amis qui n'ont pour toute ambition que de devenir leurs collègues.

Il y a aussi des partis à l'Académie, tout comme à l'Assemblée nationale. La droite, sous la houlette de Champeix, l'héritier spirituel de René Doumic à la Revue des Deux-Mondes et un écrivain qui écrit peu, comprend le romancier Pierre Benoit, qu'on aurait cru plus frivole, l'historien de l'épopée impériale, Louis Madelin (qui fit jadis des cours à Montréal), André Chevillon, qui connaît bien la littérature anglaise, l'historien d'art Emile Mâle, le général Weygand, intrépide mainteneur des traditions françaises, Claude Farrère, le romancier barbu des Petites Allées, et le cardinal Grente, qui a trop de finesse pour verser dans le fanatisme et l'outrance.

Depuis toujours, à l'Académie, il est question du parti des ducs, c'est-à-dire des descendants des familles nobles, à partiel de préférence. Le groupe est passablement décimé dans notre ère d'égalitarisme démocratique. Nous y trouvons le duc et le prince de Broglie, deux frères dont la valeur scientifique est aussi authentique que la noblesse; le duc de La Force, qui a rédigé des travaux d'histoire sur ses propres ancêtres et sur Richelieu; le comte d'Harcourt, spécialiste des questions allemandes. Le clan s'est enrichi récemment du duc de Lévis-Mirepoix, qui s'intéresse à l'histoire des guerres de religion et à la politesse — aucun lien apparent entre ces deux sujets — et qui est le descendant du chevalier de Lévis, le vainqueur de Sainte-Foye, dernière victoire militaire française en Amérique.

Comme il se doit, la gauche est assurément plus agitée. Nous y voyons François Mauriac, dernier Prix Nobel, poète du péché et des vignobles bordelais; Georges Duhamel, qui a consacré le meilleur

de son effort à Salavin et à la famille Pasquier; Jacques de Lacretelle, aujourd'hui assez décevant, mais nous n'avons pas oublié Silbermann et la Bonifas; Paul Claudel, volcan biblique en constante éruption; le philosophe thomiste Étienne Gilson, d'une attachante cordialité sous ses allures bourruces; Edouard Herriot, qui a inscrit Lyon sur la carte littéraire de la France contemporaine; André Siegfried, l'observateur international le plus pénétrant et le plus lucide que l'on connaisse; enfin, François-Poncet, une récente recrue de la carrière diplomatique. Du point de vue de la valeur intellectuelle, c'est sûrement le groupe le plus imposant, qui aimerait s'ajouter des écrivains aussi marquants que Jean Paulhan, André Malraux, Jean Ghedeno et Roger Martin du Gard.

Il y a enfin le centre — ne disons pas le murais, — formé de modérés, de prudents, d'individuellistes se refusant aux coteries et dont le vote devient d'autant plus précieux lors d'une élection serrée. Ces messieurs, qu'on prétend sans préjugés comme sans passions, ce sont Marcel Pagnol, le mari d'une jolie Jacqueline et le représentant à l'Académie du plus jeune des arts, le cinéma; André Maurois, d'une onction tout ecclésiastique, dont on pourrait écrire méchamment qu'il est toujours le premier à dire les choses pour la seconde fois, mais qui les dit fort bien; Jules Romains, avant tout préoccupé de son propre personnage et qui peut se dresser avec fierté sur le piédestal d'une oeuvre monumentale; Emile Henriot, critique d'un goût sûr, un peu rassis; Pasteur Valéry-Radot, héritier d'un beau nom et savant de valeur; l'amiral Lacaze, dont on ignore ce qu'il a pu accomplir en un autre siècle; le maréchal Juin, qui a eu la sagesse, dont il ne faut pas toutefois abuser, de ne jamais rien écrire; Jean-Louis Vaudoyer, un esthète sympathique d'une époque à jamais révolue.

Les contemporains sont parfois de piètres juges, quand il s'agit de déterminer l'importance et la répercussion d'une oeuvre, comme en témoigne le fait que Flaubert, Balzac, Montpassant, Stendhal, Verlaine, Baudelaire et Alphonse Daudet n'ont jamais été de l'Académie, mais s'en consolerent, espérons-le, avec moins d'amertume que Piron. D'après les prophètes entraînés à ces sortes d'exercices, les prochaines charrettes académiques comprendront Daniel-Rops, André Chamson, Marcel Achard, Henri Troyat, Paul Valdar, le professeur Dely et Marcel Arland. Ils sont déjà dans le vestibule, ils n'attendent plus qu'un signe favorable pour pénétrer sous la Coupole.

Roger DUHAMEL de l'Académie canadienne-française.

Du roman-savon...

Voilà le vrai roman populaire. Le roman de l'avenir, le roman tout-couru. A quand le magazine féminin qui publiera pour la secrétaire un roman pareil? A quand de nombreux et de meilleurs "Je vous ai tant aimés" sur toutes les ondes? Le portefeuille des payeurs — publicité du savon et de la conserve — acceptera-t-il? Mais pourquoi ne pas essayer?

Michel van Schendel

La nouveauté littéraire de l'année SUITE MARINE par ROBERT CHOQUETTE ILLUSTRÉ PAR LOMER COUIN un grand poème d'amour Le cadeau idéal pour Noël En vente partout Prix: \$3.00 PAUL PÉLADEAU, éditeur 1458, rue Union — Montréal — Tél. MA. 3773

Le Salon de l'École Française

Le Salon de l'École Française qui vient de s'ouvrir à Paris au Musée des Beaux-Arts offre un ensemble très électrique, accueillant toutes les tendances, depuis l'académisme jusqu'à l'art abstrait, en passant par l'impressionnisme. Deux-cent cinquante artistes y participent, divisés en quinze groupes et présentant cinq cents toiles.

Citons les Voiles de Campain, de caractère décoratif; une bonne Marine de Breton-Albrecht; un Paysage synthétique original de P. Folliot; de Gaston Cornil, une série de toiles intéressantes, bien peintes et expressives: paysages de Paris; le Boulevard Lannes et la Rue des Plantes, Moulin, Chaumière bretonne; de Durand-Rosé, une pittoresque Nature morte aux poulets; un Nu, souple et enveloppé, de Lilas Bugg. Les gravures d'Albert Decaris ont de la fermeté en particulier son Balzac. La sculpture de Paul Landowski: David combattant est d'une grande noblesse. Nous avons aussi aimé le très agréable bouquet de Fleurs (soudis) de Madeleine Beaumay, qui a de la distinction; un coin de Paris de Pierre Farzani, excellent peintre; le Bal de H. Bonnefoy; trois compositions ori-

ginales de Monique Varagnac; Christ de Vezelay; Idéalisme, 40° de fièvre; un Paysage très enlevé de Bordeaux-Le Pecq; et du même un Nu rutilant. Les Poupées (Japonaise, Arlequin) de La Vermède, qui se souvient de Bonnard; les appétissantes Pommes d'Annie Bernard, jeune peintre de 20 ans, plein de promesses; les Oliviers d'Even, dans les gris, sous un ciel bleu; les séduisantes Fleurs d'Anne-Marie Tisseire.

Avec Theo Kerg (Grouillement de port nous sommes dans la note décorative. Jane Danièle-Hall exprime l'Heure calme, par un cygne glissant sur un lac et une jeune femme suivant sa rêverie. Signaux d'autre part l'harmonie en bleu de Marc Feillet; les Marins, toile audacieuse et personnelle; les visions exotiques de Ham-Chu (Le médecin d'autrefois).

Gardons pour la fin le très beau et très ressemblant portrait de Maurice Escande en Ponce Pilate l'un des meilleurs tableaux de cette exposition, oeuvre de René-Mel qui présente également une émouvante composition Pater Noster.

Maxime BELLIARD

LIBRAIRIE

FLAMMARIION

PARIS — MONTREAL

Le plus grand choix de livres pour cadeau et de cartes de vœux

- Fables de La Fontaine — ill. de PEC André relié \$ 8.80
Collections Trilby relié et illustré 29 vol. chacun \$ 1.10
L'Art culinaire français — 3750 recettes — 715 illustrations — dont 500 en couleurs relié \$18.00
Il était une fois — vieux contes français — ill. d'Adrienne Segur — relié \$10.35
L'Art ménager français, 1300 pages, 3500 photos dont 175 en couleurs, relié \$26.10
Mon grand dictionnaire — 2000 mots — 1500 illustrations \$ 4.05
Paris sous tous ses aspects — 400 photos, relié \$ 9.00
Petits panoramas du Père Castor les 10 \$ 2.70
Histoire de l'art en 2 vol. relié — 1760 héliogravures, 20 hors-texte en couleurs \$33.40
SPYRI — Le roman de Heidi 6 vol. chacun \$ 1.25
Et tous les albums du Père Castor

1243, rue UNIVERSITE

Tél.: UN. 6-6023

MONTREAL

soyez à la page- dites BRADING La bière moderne pour les gens modernes... brassée parfaitement, conservée parfaite par le procédé de brassage moderne de Brading. LA BIÈRE À LA SAVEUR PARFAITE!

NAISSANCE DU PAIN

Poème inédit

de

ANNE HEBERT

Comment faire parler le pain, ce vieux trésor, tout contenu en sa stricte nécessité, pareil à un arbre d'hiver, bien attaché et dessiné, essentiel et nu, contre la transparence du jour?

Si je m'enferme avec ce nom éternel sur mon cœur, dans la chambre noire de mon recueillement, et, que je presse l'antique vocabulaire de livrer ses mouvantes images. J'entends battre contre la porte, lâches et soumises, mille bêtes aigres au pelage terne, aux yeux aveugles; toute une meute servile qui mâchonne des mots, comme des herbes, depuis les aubes les plus vieilles.

Qu'en ce cœur véhément du poète s'étend donc le clair espace balayé, le long champ de solitude et de dénuement, tandis qu'à l'horizon délivré poindra, parmi les âges décelés, comme de plates pierres bleues sous la mer, le goût du pain, du sel et de l'eau, à même la faim millénaire.

Soudain, la faim délicate s'agenouille sur la terre, y plante son cœur rond, comme un lourd sommeil.

O la longue première nuit, la face contre le sol craquelé, épiant le battement du sang donné, tout songe banni, tout mouvement retenu, toute attention gonflée au point le plus haut de l'amour.

Le charme dru crève la campagne, la vie souterraine laisse percer sa chevelure verte. Le ventre de la terre découvre ses fleurs et ses fruits au grand soleil de midi. L'azur pondroie, comme une pousière d'eau; nos mains peintes au ras du champ, deviennent pareilles à de grands pivots clairs.

Toute forme et couleur provoquées montent de la terre, telles une respiration visible et rythmée.

Le champ palpète et moutonne; toi-on blanchissant sous l'éclat strident de l'été, aux cigales acides.

Les meules grenues et poreuses ont l'ardeur sourde des grands miroirs opaques et condamnés.

Il n'est que de servir, dans l'ombre, d'être pesantes et ténébreuses, mauvaises, dures et grinçantes, pour briser le cœur de la moisson, de le réduire en poussière, comme une averse sèche et étouffante.

D'étranges coquillages aigus et chantants, vives fleurs d'eau que le soleil marin cristallise et foudroie, s'ouvrent, à l'instant pour nous en des formes profondes et travaillées.

Nous y lisserons la pâte laiteuse, plate et molle, toute l'oeuvre couchée, étale et roulée à qui le souffle manque encore, et qui dort, comme un étang.

Si d'aventure le vent se levait, si de fervour notre âme se donnait toute, avec sa nuit chargée de racines et troncée par le jour?

Il y viendrait par surcroît cette âpre mesure de notre plus vieille mort, macérée comme les feuilles d'octobre aux senteurs sauvées, en guise de levain.

Parmi la fumée des chaires brûlées sur la pierre noircie, parmi les festins sauvages renversés, voici que s'allume dans la nuit primitive une pure veillance, et, que commence cette lente maturité de la croûte et de la mie, tandis que la Patience s'assoit sur la margelle du feu, ballante et têtue.

Et nul n'a accès à son silence, jusqu'au matin.

Sous la cendre qui se défait, comme un lit, voici la mie et le chateau rebondis, la profonde chaleur animale et ce cœur impalpable, bien au centre, comme un oiseau captif.

Ab nous sommes vivants, et le jour recommence à l'horizon! Dieu peut naître, à son tour, enfant blême, au bord des saisons mis en croix; notre oeuvre est déjà levée, colorée et poignante d'odeur!

Nous lui offrons du pain pour sa faim.

Et nous allons dormir, créatures lourdes, marquées de fête et d'ivresse que l'aube surprend, tout debout, en travers du monde.

ANNE HEBERT

LE POÈTE ENTRE L'OMBRE ET LA LUMIÈRE

Claude-Bernard TRUDEAU

Il n'est pas dans le rôle du poète de se dire aussi philosophe, mais d'une oeuvre de poésie intense se dégage une philosophie clandestine. En exprimant sa nature profonde, le poète réussit à donner un sens à sa vie. Il a saisi toute l'émotion humaine, lui a insufflé une vie nouvelle au moyen du verbe musical. Tout le monde éprouve des états d'âme multiples, informes, mais ce qu'il faut au poète c'est étendre ce tremblement, cette vibration à l'univers, s'emparer de toute la matière, la forger, la faire palpiter elle-même. "La matière poétique, assure Benedetto Croce, git dans l'âme de tous: seule l'expression, c'est-à-dire la forme fait le poète". Par forme je n'entends pas mètre classique, observance des règles, j'entends vigueur de l'expression, puissance de vie des ima-

ges. "Les lignes et les nuances ne sont pour nous, artistes, que les signes de réalités cachées" (Auguste Rodin). Voilà que surgit l'intermittent magique qui déverse ses rythmes, ses éblouissements pour faire vivre sur un plan supérieur les hommes distraits de ce vingtième siècle. A cause de lui, vos sens, vos sentiments se trouvent étonnamment multipliés, exaltés.

Loin de se tourner vers une vie abstraite et inhabitable comme le souhaitent certaines philosophies pessimistes de notre temps, la poésie ne dispense pas de vivre, mais au contraire fait sentir plus intensément ce que l'on vit. C'est un bonheur qu'on découvre sans cesse en soi-même, bonheur comme certaines toiles de Matisse et de Dufy, bonheur qu'on se doit de communiquer aux autres.

J'accepte l'expression de la douleur et du désespoir en poésie, ce sont différents courants de l'âme qui doivent être explorés, mais on n'atteindra jamais à une plénitude poétique si l'on s'en tient toujours à ces tumultes, ces déchirements, ces refus du matin tout innocent de clarté qui viendra bientôt. Les orages sont désirables parce qu'ils clarifient l'atmosphère. Il y a des jours où l'on se sent entraîné dans un grand remous de tristesse mais un éclair de joie a passé et tout le ciel change.

La présence du mystère, de l'invisible, du fantastique ne doivent pas obscurcir une oeuvre au point de la rendre inintelligible. Une grande victoire résidera dans le fait d'exposer le mystère en lui conservant toute sa terrible intangibilité. Que de mystère la plus grande clarté ne recèle-t-elle pas en elle-même? Poésie, c'est partage, échange avec celui qui célèbre.

Je crois que le poète doit pénétrer tous les arts. A leur contact, son oeuvre ne peut que s'affermir. D'ailleurs les cloisons sont tellement surnoies entre les divers domaines du beau. On glisse d'une envoûtante symphonie à un tableau, on s'éveille dans les bras d'un poème. On trouva un matin Dufy mort dans son studio. Sur une table tournante près du peintre des disques de Wagner qu'il avait écoutés avant de nous être ravi.

Il ne doit pas être insensible à l'embellissement de cette terre, mais l'aider à se transformer avec toutes les ressources de l'art, ne jamais désespérer du sentiment plus ou moins obscur de l'homme pour la beauté, échafauder le triomphe de ceux qui travaillent à pareil achèvement. "C'est encore une illusion de plus, d'autres fragiles constructions de poète, c'est un jeu", s'exclameront les gens trop sages. Alors je leur réserve ici la réponse d'Elie Faure, un critique que j'admire beaucoup: "Le jeu évidemment paraît, au premier abord, le moins utile de nos gestes, mais il devient le plus utile, dès que nous constatons qu'il multiplie notre ferveur à vivre et nous fait oublier la mort" (L'Esprit des Formes).

Avec sa "Suite Marine"

Robert Choquette tient sa promesse

A l'âge de vingt ans, Robert Choquette publiait: "A travers les Vents", recueil de poèmes dont je fus le premier à dire, dans la Tribune de juin ou juillet 1925, que le Canada tenait enfin la promesse d'un grand, d'un très grand poète universel. Avant mon cri d'enthousiasme, seul un universitaire avait parlé du livre, pour dire que c'était une oeuvre manquée...

Aujourd'hui, 28 ans après le premier recueil, Choquette remplit sa promesse d'adolescent, en publiant SUITE MARINE, dont jusqu'ici à ma connaissance seul un universitaire encore a parlé, pour dire, lui aussi, qu'il s'agit d'une oeuvre ratée. C'est à se demander si les universitaires ont jamais lu de grande poésie.

Car, en face de l'ère atomique, Robert Choquette dresse la même stature lyrique que haussaient les géants de la Renaissance en face de la Réforme. Seuls, ceux qui n'ont entendu parler de Ronsard, de Spenser, de Shakespeare lyrique (Venus and Adonis, the Rape of Lucrece) que par l'entremise des manuels hésiteront à évoquer ces noms prestigieux à propos de

Suite Marine. C'est le même souffle fondamental, la même sorte de philosophie intégrée, la même somptuosité d'images et, pour lâcher le mot qui s'impose, la MEME GRAND-DEUR!

Les curieux de l'ésotérisme verront peut-être un rapprochement dans le fait que ce grand livre sort durant la première année du règne d'Elizabeth II, dont l'ancêtre homonyme vit la floraison de génies dont j'ai cité quelques noms ci-dessus. Robert Choquette reconquiert pour son siècle la grande tradition lyrique de l'Occident, que notre siècle était en train d'oublier, tout comme Ronsard, Spenser et autres réintroduisaient en leurs pays respectif la splendeur de la culture antique. C'est une oeuvre immense, conçue en un moment, mais réalisée au cours d'au moins vingt années.

Le poème à longue haleine n'a jamais connu grand succès chez les Français. Pourtant le XIXe siècle nous a donné l'Hélène de Vigny, la Chute d'un Ange et Jocelyn de Lamartine, Marie de Brizeux, et les poèmes philosophiques de Sully-

Prudhomme, qui lui valurent le premier prix Nobel de Littérature décerné en 1901.

Notre siècle a connu aussi l'Eve de Péguy, le Sodome et le Babel de Pierre Emmanuel, la Quête de Joie de Patrice de la Tour du Pin, sans compter l'Honneur de souffrir de la comtesse de Noailles, d'une écriture différente, mais d'une même unité foncière.

Robert Choquette est donc en bonne compagnie, même en sa langue; mais le "long narrative" est toujours demeuré populaire chez les Anglo-Saxons. Est-il besoin de rappeler qu'aux Etats-Unis les poètes les mieux aimés du XXe siècle s'appellent E.A. Robinson, dont le Tristram fut un best-seller; T.S. Eliot, qui, bien qu'employant le dialogue, raconte de longues histoires lyriques dans Murder in the Cathedral et dans Cocktail (à lui aussi, ça lui a valu le prix Nobel de littérature); Robinson Jeffers, dont le Tamar, le Roan Stallion, the Women of Point Sur; et combien d'autres: Archibald MacLeish, W. H. Audin, ont écrit des poèmes de même nature que celui de Choquette.

Si cette oeuvre avait paru du vivant de Sainte-Beuve, j'imagine volontiers — que dis-je, je suis convaincu que le grand critique lui aurait consacré au moins cinq de ses Lundis, au cours desquels il aurait étudié tour à tour: le récit, la substance poétique, la forme, la filiation littéraire et la philosophie du tout.

Et que de choses il y aurait à dire sous chacun de ces cinq chefs, choses que viendraient appuyer d'opportunes citations. J'ouvre le livre au hasard et je lis:

Goélans entouées jusqu'à la
frénésie,

Les vigoureux désirs que rien ne
rassasie...

Cela ne vous fait-il pas penser à
Rimbaud:

Million d'oiseaux, ô future
vigueur...

Des images neuves, des pensées profondes, tout cela se trouve à profusion et toujours ces images et ces pensées s'ancrent au fond d'une mer qui bat NOS rivages. C'est universel, mais cela sent aussi le varech gaspésien, tout comme l'âme d'un Canadien est éternelle, mais s'exprime dans un temps et une étendue où j'alimente moi-même ma respiration.

Durant ces trois cents pages d'incantation, Choquette utilise toutes les ressources de la versification traditionnelle et les procédés de contemporains. Il sait employer l'allusion, le leit-motiv, l'allitération. Il se montre excellent artiste aussi bien que profond penseur et solide architecte.

Les reproches qui seront sans doute adressés à Choquette peuvent être aussi bien à la Divine Comédie, à Roland Furieux, à la Faery Queen, à Troilus and Cressida, à tous les "longer poems" de Wadsworth, de Byron, de Tennyson — et surtout à Claudel.

Le temps me manque pour faire de Suite Marine une étude d'elle, — le temps, et peut-être aussi la compétence. Je ne renonce pas au projet. Ce n'est pas une promesse, mais le sentiment d'une obligation morale envers celui que j'ai toujours considéré le plus grand de ma génération — génération littéraire que je fais même dater de la publication de "A travers les Vents".

En attendant de pouvoir le visiter à fond, je veux au moins crier mon admiration pour le "gratte-ciel" dont Choquette vient de doter

la poésie canadienne. Après mon salut au premier recueil de Choquette, les voix alors si autorisées de Louis Dantin, d'Olivier Asselin, de Mgr Camille Roy, de Séraphin Marion, sans compter celle du pamphlétaire Valdombre, sont venues confirmer mes dires. Je ne doute pas que mon salut d'aujourd'hui sera lui aussi confirmé, sinon par les universitaires canadiens, du moins par les meilleurs critiques de France — et même des Etats-Unis et d'Angleterre où le prétendu matérialisme n'aveugle pas toutes les intelligences à l'éclat de la beauté. Montréal, 9 décembre 1953.

Alfred DesROCHERS

Rome, ville des villes

Achévé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Mame, à Tours, le vingt-deux février 1952, un autre de ces grands livres où l'image à elle seule nous dévoile aussi bien que les phrases d'un grand prosateur la vie d'un magnifique passé.

Sous l'enchemisage heureux de Martin Engelman et entre deux couvertures-toile du meilleur goût, "Rome Ville des Villes" présente sur papier bien relié 148 photographies, tirées en héliogravure, de la Rome païenne, de la Rome Chrétienne et de sa campagne. Soixante-six pages explicatives précèdent ces planches. Elles sont de Georges Pillement et André Lejard et les photographies de Paul Ronald qui a voulu nous présenter des images véridiques et réelles, sans truquage, se laissant guider dans son choix par l'importance des monuments, des édifices, voire même des endroits où seul l'intérêt humain est en cause. Ces photos qui ne semblent pas se vouloir "artistiques" nous plaisent par la simplicité de leur présentation et les jeux de noir et de blanc bien nuancés. Aussi, bas-reliefs, inscriptions funéraires, dômes, tableaux, mosaïques. A noter, le "Bassin de Mercure", des jardins de la Villa Médicis où la souplesse du message des dieux, qui semble sculpté dans la chair même, fut captée par l'oeil habile de la caméra. Aussi le dramatique Danube, personnifié par un vieillard à longue barbe. Le Saint Sébastien de Giorgini, aussi pur qu'un De la Tour (planche 83) est une des grandes réussites de l'album. Le campanile de l'église S. Alessio, vue à travers un double grillage de fer, l'étrange fresque de la coupole S. Agnese in Agone (Ferrari et Corbellini) tourbillonnante et chaude comme un météore vaudraient aussi, à eux seuls, le prix du livre.

Déjà au XVIIIème siècle, Guez de Balzac écrivait: "Je ne monte jamais au Mont Patatin, ni au Capitole, que je n'y change d'esprit, et qu'il ne m'y vienne d'autres pensées que les miennes ordinaires. Cet air m'inspire quelque chose de grand et de généreux que je n'avais point auparavant, et, si je rêve deux heures au bord du Tibre, je suis aussi savant que si j'avais étudié huit jours".

Qui a vu Rome comprend toute la valeur de cette pensée fidèlement illustrée par les photos et le texte de "Rome Ville des Villes", édité chez Mame, et retraçant les grandes époques tant artistiques que religieuses et politiques de ce point de la terre vers lequel convergent encore tous les regards.

W. L.

VIENT DE PARAITRE

André Giroux

LE GOUFFRE A TOUJOURS SOIF

EN VENTE PARTOUT

Institut littéraire du Québec

burton's

libraire

OUVERT TOUS LES SOIRS, JUSQU'À 9 HEURES

SAUF LE SAMEDI

EDITIONS DE LUXE
LIVRES D'ARTLITTÉRATURE CLASSIQUE
LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

LITTÉRATURE ENFANTINE

REPRODUCTIONS DE PEINTURE

REVUES ET PÉRIODIQUES FRANÇAIS

UN. 6-8771

1004 ouest, rue STE-CATHERINE

Wilfrid LEMOINE